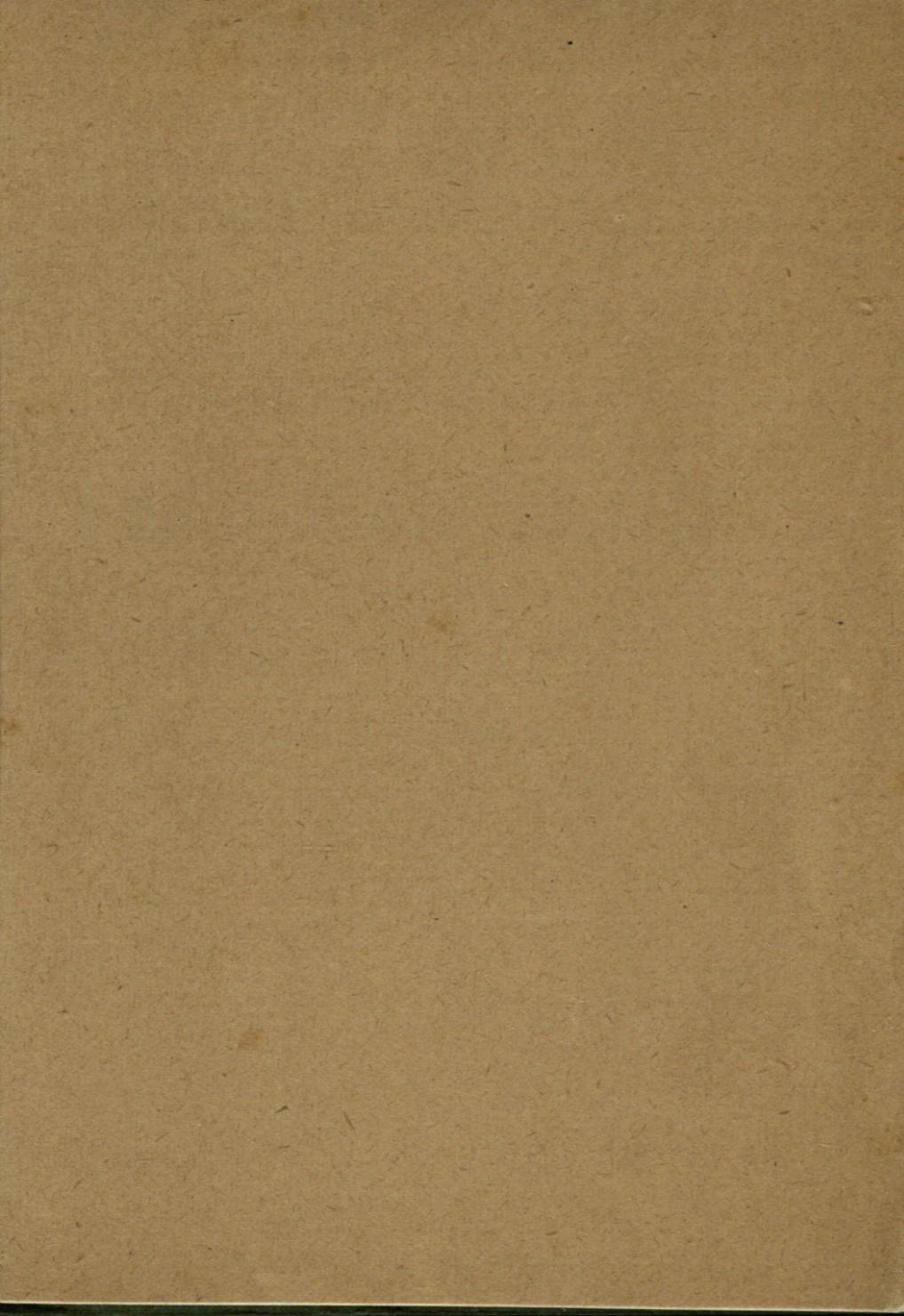


VILLE DU SUD-OUEST



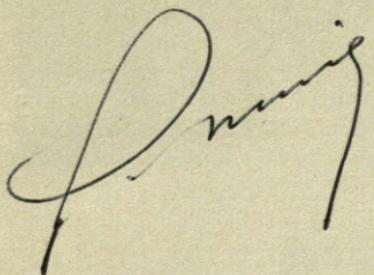
SAINTE JEAN DE LUZ

V
67



N-249391

AFJ
U6567



SAINT-JEAN-DE-LUZ

par

RENÉ CUZACQ

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

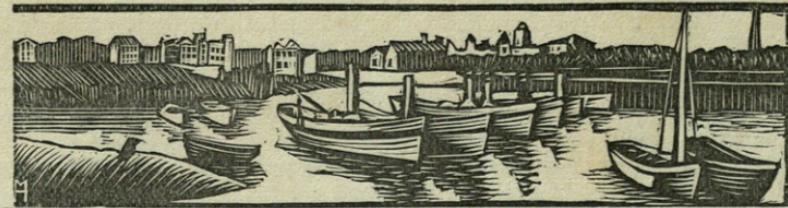
DU MEME AUTEUR

René CUZACQ, *Propos landais et bayonnais* (Ed. Chabas à Hossegor).

René CUZACQ, *Bayonne* (Coll. Villes du Sud-Ouest, Chabas, éditeur).

R. CUZACQ et B. DÉTCHEPARE, *Bayonne sous l'ancien régime, Lettres missives des rois et reines de France à la Ville de Bayonne* (avec d'importantes notices, diverses introductions et de très nombreux commentaires), tome I (1451-1560), 245 pages gr. in-8° (Ed. du « Courier de Bayonne »).





Bois d'Henri Martin

CHAPITRE PREMIER

La beauté de Saint-Jean-de-Luz, cité de la mer et ville d'Eskual-Herria

Avec sa côte bordée de hautes falaises, sa mer aux couleurs changeantes, le double voisinage des Pyrénées naissantes et de l'Espagne prochaine, la Côte Basque possède encore l'attrait suprême d'une langue mystérieuse, fragment survivant de la plus lointaine humanité. Dans cet extrême Sud-Ouest de notre France, la nation et la race — au sens large du terme — ont ainsi une double originalité.

La Côte Basque forme un tout : mais son unité est faite de variété. Tout au long du rivage labourdin, parmi tant de sites privilégiés, si riches en beautés de toute espèce, où la ronde des plages magnifiques se mêlent aux gais et blancs paysages de l'arrière-pays, la côte d'Eskual-Herria se déroule sous la double rencontre de la montagne et de la mer ; nulle part leur contact intime n'est mieux marqué qu'à Saint-Jean-de-Luz : d'un côté, la Rhune géante aux grès rouges ; de l'autre, la baie prestigieuse et profonde, vasque immense aux lignes divines de pureté. Entre elles s'allonge la petite ville à l'inexprimable cachet basque, dans sa grâce accueillante et sa pimpante clarté. Tous

ceux qui sont venus sur ce rivage gardent devant leur regard ébloui le souvenir ravi et charmé de Saint-Jean-de-Luz. Donner dans une courte synthèse une vue d'ensemble de la délicieuse ville luzienne, nous n'avons point d'autre but ici.

**

De l'embouchure de la Gironde à celle de la Bidassoa, sur 250 kilomètres environ, la côte de fer du Golfe de Gascogne présente à peine deux échancreures, le bassin d'Arcachon et la rade de Saint-Jean-de-Luz. De nos jours encore, celle-ci ne voit pas seulement yachts et bateaux de plaisance, le stationnaire garde-côte et garde-pêche de la Bidassoa, les bateaux de guerre de passage qui peuvent y manœuvrer à souhait, mais aussi les lourds cargos qui, n'ayant pu franchir la Barre de l'Adour, viennent y trouver un port de refuge aux tempêtes grandioses de l'hiver.

Cette rade, qu'en avril 1850 M. de Quatrefages admirait à l'égal de celle de Naples ou de Palerme, correspond peut-être à une zone d'effondrement; mais à coup sûr, elle est une *ria* de type espagnol. Le léger mouvement d'invasion marine qui, au quaternaire, créa le Pas-de-Calais ou le Détröit de Gibraltar et découpa toutes les côtes de l'Atlantique, a recouvert d'une pellicule d'eau profonde de 20 à 60 mètres le plateau sous-marin de Saint-Jean-de-Luz. C'est après la ligne Saint-Sébastien-Biarritz que commencent les grands fonds. De là, sur la côte labourdine, l'existence d'une topographie accidentée, d'un monde de rochers et d'anses, d'un relief de détail tourmenté. Tranché en falaises par la mer, le plateau labourdin plonge directement sous les flots. La mer, d'autre part, a inondé et ennoyé toutes les basses vallées: ainsi naquit la *ria* de la Nivelle.

Naturellement, l'œuvre de comblement a commencé aussitôt; en amont, à marée basse, on peut encore la voir se développer ici; c'est elle qui a fait de la longue entaille de Mouriscot-La Négresse une *ria* fossile; c'est elle qui achève de combler peu à peu l'Ouhabia, qui travaille à grands pas à Hendaye. A Saint-Jean, la *ria* a conservé toute sa fraîcheur: le golfe de la mer quaternaire remontait jusqu'à Ascain, où la pente est encore insignifiante; en arrière du Bordagain, par les marais d'Oncin, un autre bras remontait vers Urrugne. Si Erripera ou les bas quartiers de Ciboure connaissent parfois des inondations, elles s'expliquent sans peine par les survivances de la *ria*. Les terrains

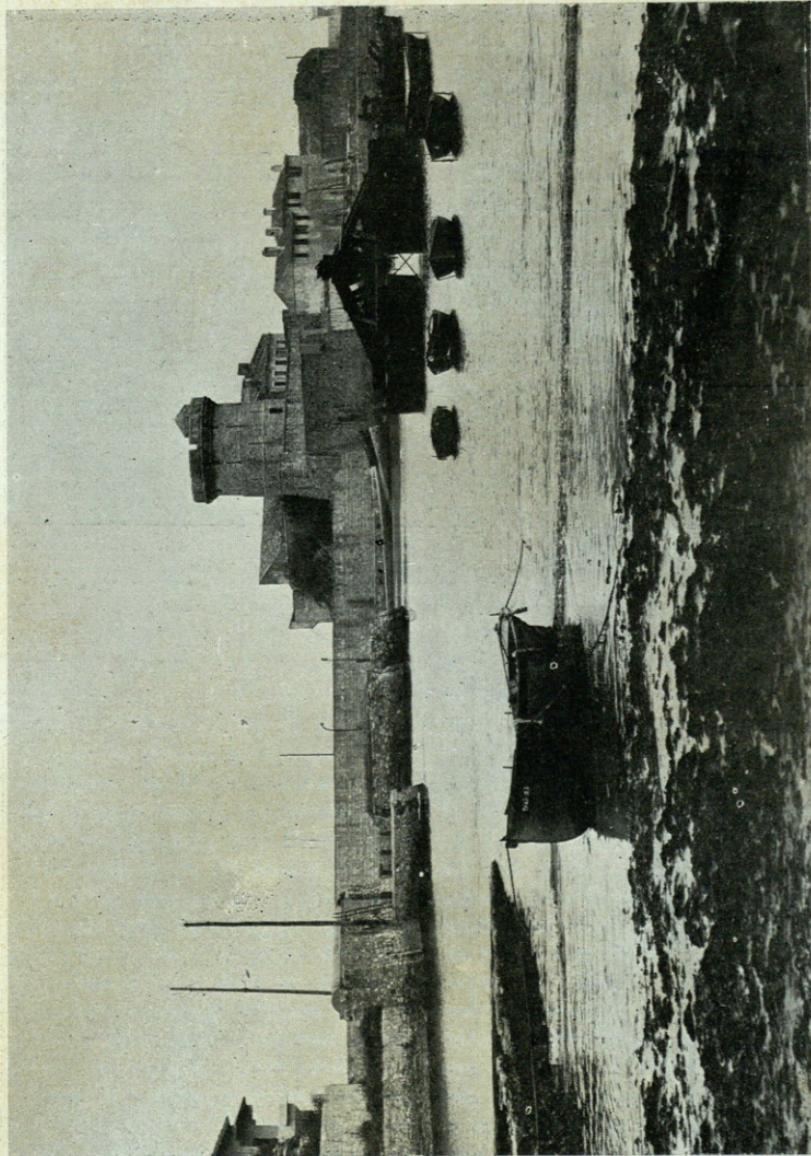


Photo E. Vignes

Le Port des Pêcheurs

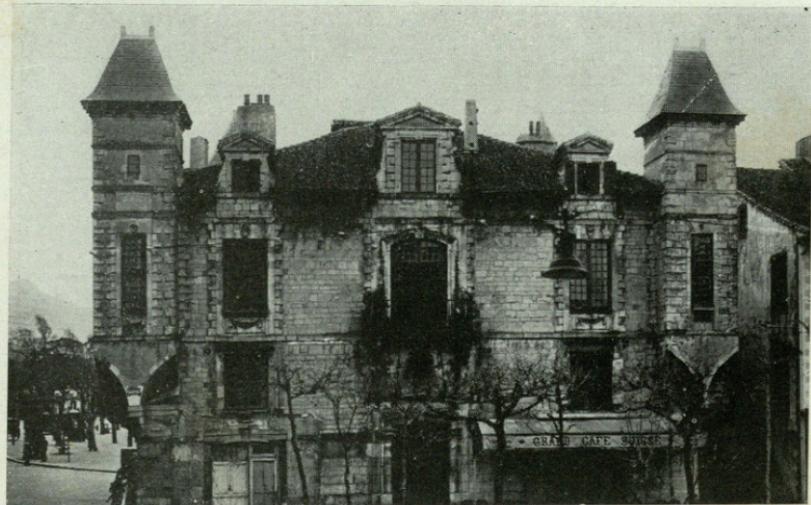


Photo Bloc Frères

La Maison de Louis XIV



Photo Bloc Frères

La Maison de l'Infante

de la gare et du jardin public ont été asséchés depuis le XVII^e siècle seulement; il y a cinquante ans, des marais existaient encore au long des rues méridionales.

Ce processus normal de l'évolution des rivages s'est accompli en bordure d'une dernière flèche de sable barrant la baie, en rejetant la Nivelle au pied du côteau du Bordagain; c'est sur ce suprême cordon littoral, face à la mer et à la baie profonde, que s'installa la ville. Seulement, le travail de comblement n'est pas régulier: il présente ses alternatives. Les assauts de la mer contre Saint-Jean n'ont pas d'autre cause: l'océan revient de temps en temps sur ce terrain, qui était le sien il y a quelques millénaires — avant de se retirer définitivement. Nous reviendrons sur les combats qu'il a fallu livrer: en voici la cause! « Malheureuse ville! Quel sort t'attend! Habitent insensé, dors donc, puisque tu en as l'intrépidité... ou plutôt déserte une terre qui fuit chaque instant sous tes pas»: les lamentations de Thore en 1810 répondent à la fausse érudition simpliste d'autrefois; la mer ne monte ni ne descend depuis dix mille ans; il s'agit du jeu ordinaire des formes constructives et destructives de l'érosion marine jusqu'à la lointaine régularisation de la côte: il en sera ainsi à Saint-Jean-de-Luz... dans quelques siècles (1)!

Ces rapides considérations n'étaient point inutiles, d'autant mieux que l'on voit quels éléments de pittoresque en résultent: une mer vivante, une baie incomparable, une flèche de sable en bordure et une frêle rivière aux eaux blanches serpentant gracieusement à travers la plaine jusqu'à sa barre terminale, telles sont les conditions géographiques de Saint-Jean-de-Luz.

*
**

Il n'en reste pas moins que le cordon littoral a développé la cité en longueur, marquant son action jusque dans l'étirement des rues parallèles. C'est du côté de la Nivelle que se retrouve la vieille ville :

(1) De là aussi, la *barre* de la Nivelle, les méandres de la rivière qui se traîne sans pente depuis Ascain parmi ses «terrasses», toujours prête à s'étaler. Ajoutons le grand courant marin du Golfe de Gascogne, allant Nord-Sud, et les masses de sable qu'il transporte: cf. ce que nous avons dit à ce sujet, à propos de l'Adour, dans *Bayonne* (coll. *Villes du Sud-Ouest*, Chabas éditeur).

des noms pittoresques y subsistent, *Bar de la Baleine* ou *Aux pigeons blancs*, non moins que la *Rue de l'Y*. Partout les belles maisons basques s'entremêlent aux survivances de l'architecture civile classique, issue des fortunes des armateurs de jadis. Mais les maisons modernes montrent partout aussi leurs boiseries apparentes, noires ou vertes, leurs toits en auvent, leurs balcons, leurs façades blanches. Et cette unité du style basque, ancien ou moderne, fait le charme prenant de Saint-Jean. Ville de la tradition, la petite cité a su conserver jusqu'à nos âges ce cachet pittoresque qui fait sa beauté.

Près de la gare et du Syndicat d'Initiative, le Monument aux morts est une belle œuvre de Réal del Sarte, qui en a répandu beaucoup d'autres en Pays Basque; une authentique paysanne y fleurit d'une gerbe la croix surmontée d'un casque qui jaillit parmi les blés murs, éternelle espérance de la terre de France sauvée par le sacrifice de ses fils.

A l'autre bout de la ville ont grandi les villas et les hôtels, dont certains conservent parfois, si nous osons dire, le style 1900. Vers Bayonne ou Ascain s'étendent de nouveaux quartiers parmi les jardins et les parcs. Voici le temple anglican, l'*English Library*, la Maison du Souvenir : sous les auspices de l'Université de Bordeaux et de M. Guillaumie, professeur à la Faculté des Lettres, un cours de vacances pour étudiants étrangers y fonctionne en été, création heureuse et d'avenir que Saint-Jean a eu le mérite de fixer chez elle. Mais la Maison du Souvenir abrite encore le Musée Duconténia; fondé en 1926, il est, lui aussi, l'une des innovations les plus heureuses de notre époque, appelée à grandir et à se développer davantage: à travers l'abondance des gravures et des plans, une double série de documents s'y développe, celle qui concerne Saint-Jean et celle qui est relative au Pays Basque. Citons au moins la salle des vieux plans de la baie et de la ville, la salle des guerres (surtout des guerres carlistes), la salle des hôtes illustres, la salle de la langue, du costume et de la tradition basques, par-dessus tout la salle Louis XIV, où une belle copie du buste du Bernin occupe la place d'honneur. Le parc voisin va s'orner aussi d'un moulage du *Louis XIV* de Bouchardon, tandis qu'à l'entrée une flamme rouge et noire rappelle les vieilles couleurs du Labourd. Visité chaque année par un nombre accru de touristes, le Musée Duconténia répond à un besoin évident. Il mérite d'attirer à lui tous les encouragements et de prendre une extension sans cesse accrue.

**

Interrompons notre promenade pour évoquer les noms illustres que rappellent les rues de Saint-Jean. L'une d'elles porte celui de Renaud d'Elissagaray (1652-1719), surnommé Petit Renau à cause de sa taille. Jusqu'aux récents travaux de quelques historiens, sa naissance et sa vie restaient incertaines. Ce fils de paysans de Basse-Navarre naquit à Armendaritz : il allait devenir l'un des glorieux ouvriers de la monarchie française de Louis XIV. Entré au service du château d'Armendaritz, passant de là au château béarnais de M^{me} de Gassion à Arbus, il rencontrait chez sa maîtresse, nièce du célèbre maréchal, celui dont elle était la fille, Colbert du Terron, neveu du grand Colbert. Celui-ci travaillait à créer Rochefort depuis 1666 : élevé dans la propre famille de l'intendant, Petit Renau sentit s'éveiller là-bas son impérieuse vocation d'ingénieur maritime. A la Cour de Louis XIV, il n'a pas de peine à se faire distinguer du roi, qui l'aura toujours en particulière estime. Contre l'avis de Duquesne, il fait supprimer les encombrants châteaux d'avant et d'arrière des navires de guerre, ceux-ci étant pourvus désormais de pièces de même calibre. Une première fois, les bassins de Versailles montrèrent au roi les évolutions des minuscules maquettes du grand technicien.

Mais voici la renommée éclatante : c'est Renau qui invente les galiotes capables de porter les mortiers qui, en 1682 et surtout 1683, soumettent Alger la Barbare à une effroyable destruction. Avec Seignelay et ses galiotes, il est encore devant Gênes en 1684. Déjà il est devenu l'ami et le collaborateur du grand Vauban : nous le trouvons en sa compagnie à diverses reprises sur la frontière du Nord-Est.

La guerre de la Ligue d'Augsbourg marque l'apogée de la carrière de Renau : il participe à la dévastation du Palatinat ; constructeur du fameux vaisseau de guerre *Le Soleil Royal*, il voit Tourville triompher en 1690 à Beachy-Head ; mais c'est Renau qui, au lendemain de la défaite de La Hougue, quitte le siège de Mons pour les côtes de la Manche. Son plan de 1693 aboutit à la victoire du Cap Saint-Vincent. Lui-même dirige contre les Anglais et les Espagnols la célèbre campagne de 1696 dans les Antilles. Voici que, de 1701 à 1709, Philippe V l'amène en Espagne ; il veut y fortifier Cadix ; malgré ses avis, les galions espagnols se laissent surprendre par l'Anglais et il faut les couler, chargés d'or, dans la baie de Vigo. Que le héros de Jules Verne, le capitaine Nemo, n'a-t-il connu le rôle de Renau dans l'affaire ! Excédé

par les difficultés, Renau rentre en France en 1709 en passant par sa famille. En 1714, il faillit aller défendre Malte contre le Turc. Le Régent lui confie l'essai du système de Vauban dans l'élection de Niort : mais la « dîme royale », c'est... la dîme en nature ! Après l'échec fatal, Renau, malade, va mourir aux eaux de Pouges.

Tout ceci n'est plus que le décor de gloire d'une vie dont le souvenir survécut confusément pendant deux cents ans ; mais nous apercevons toujours mal la physionomie intellectuelle et morale du petit Basque. Ne fut-il qu'un technicien, ou joua-t-il un rôle dans le mouvement scientifique du siècle, lui qui fut vice-président de l'Académie des Sciences pour 1714, et dont Fontenelle écrivit *l'Éloge* ? Comment diable, d'autre part, s'éprit-il du système de Malebranche et que pensait-il au juste en la matière ? Il n'en est pas moins digne de louange qu'au Pays Basque une rue de Saint-Jean glorifie le nom de ce fils de paysan de l'Eskual-Herria, devenu l'un des grands serviteurs de la France de Louis XIV.

Une autre rue de Saint-Jean, qui porte le nom de rue Sopite, commémore-t-elle le souvenir du capitaine Sopite de Ciboure ou plutôt le nom d'un corsaire luzien du XVIII^e siècle ? C'est le premier qui est pourtant le plus illustre : dans la première moitié du XVII^e siècle, il découvrait le moyen de traiter à bord même, sans aller à terre, les baleines monstrueuses, installait un fourneau sur le pont et en extrayait l'huile en fondant la graisse. On conçoit l'importance de la découverte que jalousserent bien vite Anglais et Hollandais, d'autant mieux que ceux-ci nous chassaient des côtes et de la terre ferme du Spitzberg. Mais déjà, la pêche à la baleine déclinait devant la pêche à la morue.

* *

Par la rue Sopite, gagnons la jetée-promenade où une plaque rappelle que sa partie Sud-Ouest fut édifiée de 1836 à 1840 : le premier étage des maisons voisines y aboutit curieusement par des passerelles de bois. Là-bas, le jaune Casino de la Pergola avance vers la mer, création toute récente du « style du XX^e siècle », projetant ses larges surfaces successives à la façon des ponts superposés d'un cuirassé gigantesque.

La mer se brise doucement sur le sable ; vers Ciboure, les petites plages dorées apparaissent dans l'intervalle des rochers ; la ville voisine se cache dans les ombrages s'accrochant aux pentes du coteau

dont la rivière longe le pied; vers le Sud, d'ailleurs, tout un monde de collines accompagne et domine la large trouée de la Nivelle; le Bordagain se couronne d'une église en ruines, dédiée à Notre-Dame, précédée d'une pauvre « chapelle », avec une Vierge à l'Enfant; une très vieille croix entourant d'un cercle de pierre ses bras moulurés montre le Crucifix sur l'une de ses faces et la Mère du Christ sur l'autre.

Mais du Socoà à Sainte-Barbe, entre les feuillets des schistes étrangement réguliers, plongeant superbement dans les flots ou le flysch contourné des falaises du Nord, la courbe parfaite de la baie se déroule à l'abri des digues. Au milieu, la digue de l'Artha (250 m.) a été disloquée récemment par les formidables tempêtes de l'hiver. Celle du Socoà est longue de 420 mètres; s'accrochant aux *piles d'assiettes* des hautes falaises plissées, celle de Sainte-Barbe a 180 m.; ici subsistent les ruines des quelques ouvrages de Vauban; Sainte-Barbe n'était-elle pas la patronne des artilleurs?

La rade elle-même a 1.500 mètres de corde; il y a 1.200 mètres de la barre de la Nivelle à l'Artha; la passe Ouest, large de 250 mètres, avec des fonds de 11 mètres, est moins utilisée que la passe Est, large de 400 mètres, profonde de 12 mètres. La nuit, un petit phare, construit en 1844, donne au Socoà un feu fixe blanc à secteur rouge; le séma-phore dresse son mât à signaux; les deux feux verts de la Nivelle s'opposent aux deux feux rouges de Sainte-Barbe. Dans la baie sont encore les grosses bouées de mouillage: la profondeur varie en moyenne de 9 à 15 mètres par basse mer. C'est à Sainte-Barbe, d'une part, au débouché de l'Oncin de l'autre, que se portent actuellement les sables.

Au large, le grand Océan connaît les terribles tempêtes de l'hiver et les paquets d'eau monstrueux s'écroulent sur les digues. L'été, toujours quelque peu agitée et vivante, la mer joue doucement sous la brise du large; la baie resplendit, vasque incomparable, qui fait de Saint-Jean-de-Luz la plage où l'on nage et où l'on apprend à nager. C'est ici qu'il faut venir chercher la révélation de la mer et de ses joies. Là-bas cependant, les grandes montagnes se détachent à l'arrière fond, immenses vagues de pierre dont le chaos se serait irrémédiablement figé il y a des millénaires.

Ville de la tradition, Saint-Jean-de-Luz n'a connu qu'assez récemment la mise en valeur touristique de ces éléments d'une incomparable beauté. Dès 1850, un pauvre diable, Dominique Sudur, « lançait » les

premiers bains, pour être bien vite dépossédé par une Société; en 1882 s'élevait un Casino; mais parmi ces pauvres pêcheurs, malgré le bon marché extrême de la vie, la baie restait dans sa solitude. C'est à peine si quelques peintres venaient à Saint-Jean-de-Luz, tel Zuloaga en personne, ou si Paul Déroulède promenait sa haute taille sur le sable de la plage.

C'est au lendemain de la guerre que le site s'imposa avec rapidité; le tourisme donna au vieux Saint-Jean une impulsion décisive. Cette ville du passé a su garder tout son charme en s'adaptant à la vie moderne; la petite cité, avenante entre toutes, est devenue une grande station balnéaire désormais organisée pour recevoir toutes les catégories de visiteurs; si les hôtels moyens abondent dans la ville, Ciboure et Saint-Jean ont vu se créer de grands établissements de luxe qui sont le pendant de la Pergola. Le Yacht-Club s'est fixé au Socoa; la pêche au saumon et à la truite, comme la pêche au poisson de mer, est largement pratiquée; les *drags* de l'hiver attirent les Anglais, non moins que les trois golfs de la Nivelle, de Sainte-Barbe et de Chantaco (le premier fut ouvert dès 1909). Sur la rivière, le canotage se pratique librement. Duconténia est un centre de conférences et de vie intellectuelle; la grande revue basque-française, *Gure Herria*, a de solides amitiés et attaches luziennes.

La population fut longtemps exclusivement basque; elle atteint aujourd'hui 8.700 habitants pour Saint-Jean, 4.200 pour Ciboure. Saint-Jean fut la grande ville du pays de Labourd; les objets basques, tels que la *herrade*, voisinent aux devantures des magasins avec les macarons de Saint-Jean-de-Luz.

Les danses et les chansons d'Eskual-Herria retentissent par les rues; la pelote claque au mur du fronton ou au trinquet couvert. Du magique prestige que le Pays Basque a su trouver par le monde, Saint-Jean est l'un des meilleurs garants: elle est même l'une des capitales touristiques de l'Eskual-Herria.

Vers Biarritz et ses palaces somptueux, par Bidart et Guéthary, aussi bien que vers Hendaye et la Bidassoa, la corniche basque surplombe la mer immense; d'anse en anse, de falaise en falaise, de belvédère en belvédère se développe l'un des plus beaux rivages de notre France jusqu'à la rencontre de l'Espagne voisine.

C'est partout la même mer admirablement belle, le même rivage élevé à peine entaillé de quelques criques, les mêmes vagues mouvantes grimpant à l'assaut des grès et des schistes, la même lande

verdoyante et fleurie, où passe le souffle immense de l'Océan, jusqu'aux prochaines montagnes profilant leurs cimes à l'horizon.

Vers l'Est, la frêle vallée de la Nivelle conduit à Ascain, délicieuse bourgade au pied de la Rhune ; la montagne couverte de fougères est gravie par un funiculaire jusqu'au sommet de plus de 900 mètres, où se déploie un immense et inoubliable panorama ; tout visiteur de Saint-Jean se doit d'accomplir la prestigieuse ascension : la Rhune est en quelque sorte la montagne luzienne. Certains parlent même de la faire gravir par une route à péage. Comme les temps sont loin de la célèbre excursion de l'impératrice Eugénie ! En arrière, Sare blanchit dans la vallée, petit coin intact du Pays Basque, fière de ses grottes ou de ses palomières d'Etchalar ; Ainhoa étire sa grand'rue si purement basque, et le pont de Dancharinéa marque la frontière. Par Olhette et le col d'Ibardin, une route sauvage atteint Vera et les gorges de la Bidassoa. Non moins pittoresque est le chemin de Béhobie et de l'île des Faisans, territoire neutre entre la France et l'Espagne. Le château d'Urtubie, où Louis XI séjournait pour les affaires d'Espagne en 1463, Urrugne, son église du style de la Renaissance du Guipuzcoa, son cadran solaire à la devise fameuse (*Vulnerant omnes, ultima necat*), s'égrènent dans l'intervalle des coteaux et de la fraîche fougeraie. Par Saint-Pée, son église au grand rétable, les ruines du château des sorcières, l'on peut gagner Cambo, le Pas de Roland et la vallée de la Nive. Au départ de Saint-Jean, le Pays Basque accumule les beautés les plus variées et le tourisme fait jaillir la vie.

* *

C'est lui qui explique pour une large part le brusque essor de Saint-Jean à notre époque, car la ville est ainsi l'une des portes d'entrée du Pays Basque.

Non moins qu'avec le grand Océan, c'est ici qu'il convient donc de prendre contact avec l'Eskual-Herria. Coteaux brunis et pelés, bouquets épars de chênes, montagnes violettes, côte sauvage et grandiose, ruisseaux charmants à l'ombre des grands chênes, troupe fringante des Nives — le Labourd déroule de la sorte tout le charme de sa contrée. Plus à l'Est, au fond de la Basse-Navarre ou vers les grandioses cañons de la Soule lointaine, un monde pyrénéen est riche d'émotions nouvelles et insoupçonnées.

Visiteur de passage, tu pourras contempler aussi à Saint-Jean ces

hommes agiles et graves, qui sont coiffés du béret de notre Sud-Ouest, qui a conquis le monde sous le nom de béret basque, que chausse la légère sandale ou qui tiennent à la main la canne basque, le *makhila*, en néflier noueux, arme redoutable de jadis. Tu les trouveras tout à l'heure au fronton où vole la pelote renvoyée par la main nue ou bien, saisie par la *chistera*, le long panier d'osier fixé au bras. On joue aussi à la pelote dans le trinquet couvert; tu aimeras ce jeu, tout de souplesse et de grâce, dont la célébrité est universelle!

Regarde encore ces maisons blanches, aux poutres apparentes et parfois sculptées, aux étages en encorbellement, à l'armature rouge ou verte; certaines d'entre elles sont celles d'*Américains* revenus au pays; mais contrebande ou émigration appartenaient surtout désormais au passé. Tu pourras y trouver, sur les vieux meubles locaux, le *cicelu* ou banc-table, le vaisselier, le coffre de mariage où reposaient mantes et capes, le *swastika*, la croix gammée, le vieux symbole solaire qui se retrouve sur les curieuses discoïdales des cimetières, où revit l'image humaine, comme dans les vieux menhirs et tout aussi déformée.

Du vieux passé ibère, une langue gutturale — à Saint-Jean même revêtant la forme du dialecte labourdin — évoquera des millénaires survivances. Peut-être entendras-tu dans le silence des soirs le cri où s'exprimait l'âme de la race, l'*irrintzina*, qui remplissait d'effroi l'âme de Loti. Tu rencontreras aussi de curieuses coutumes, l'essaim des danses locales telles que le léger *fandango*, les chants populaires d'*Eskual-Herria*, les costumes locaux aux vives couleurs.

Mais cette terre de la survivance et de la tradition s'est intégrée le catholicisme: c'est précisément à Saint-Jean que triomphe le style religieux basque ou que les processions déploient leur éclat; de nos jours, celle de l'Epiphanie se déroule en plein hiver; celle du 30 novembre monte au Bordagain; à la Trinité, voici celle d'Archiloa, du nom de la croix, qui, au delà de Sainte-Barbe, garde le panorama de la Côte Basque toute entière. Comme au Pays Basque, celle de la Fête-Dieu est une grande manifestation religieuse. Ça et là, de très humbles « chapelles » se disséminent dans le frais paysage: à Saint-Jean, celles du Socoa et de Sainte-Barbe ont disparu depuis le XVII^e siècle; définitivement ruinée par l'invasion de 1813, celle du Bordagain a été sommairement reconstituée à l'abri de ses vieux murs.

Cette beauté de Saint-Jean-de-Luz et du Pays Basque a attiré naturellement les artistes, les écrivains, les poètes. Comme en Bretagne

Débarcadère pour bateaux de pêche

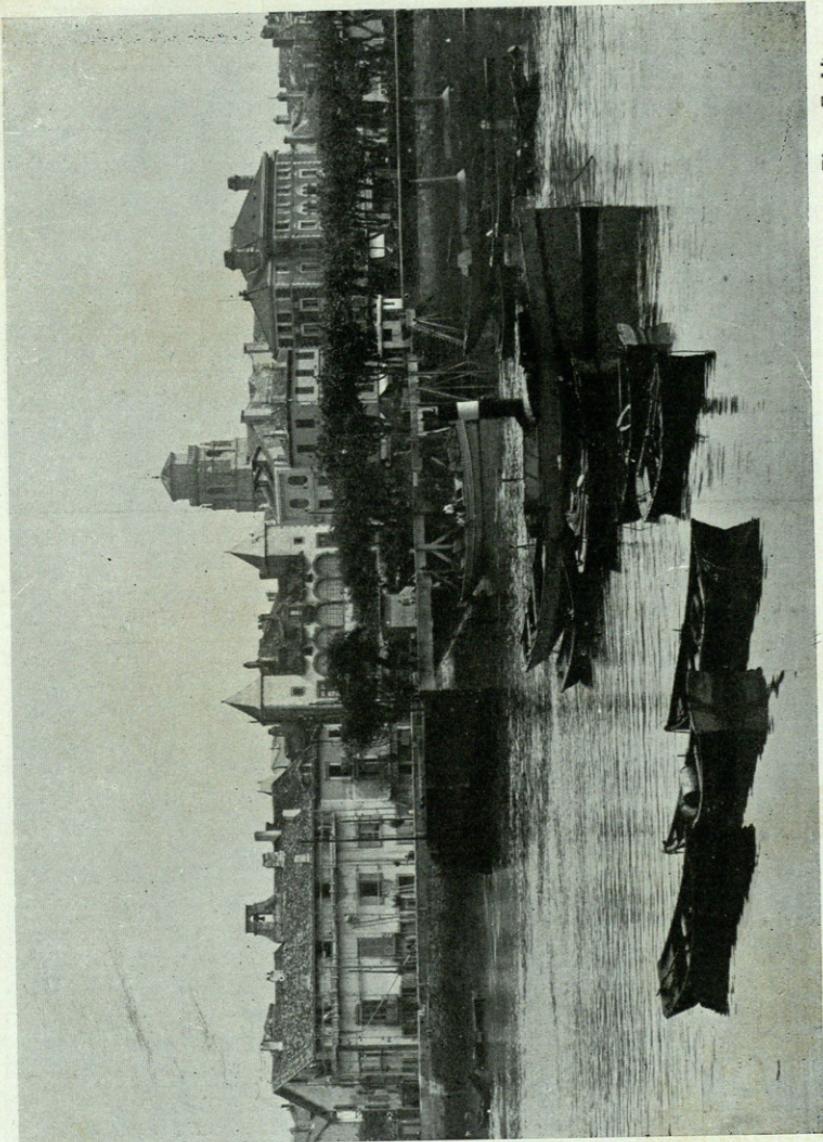




Photo Bloc Frères

Vue Générale de la Plage

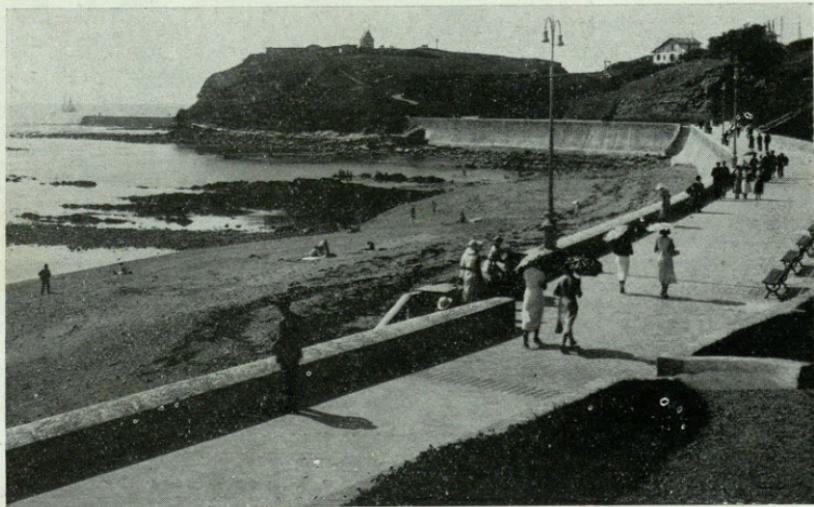


Photo Bloc Frères

Promenade vers la pointe Ste-Barbe

ou en Provence, la peinture s'est emparée des mille jeux de la terre et du ciel, de l'Océan et de ses falaises. Pareil paysage se prêtait naturellement à l'impressionnisme : au prix de quelques erreurs de perspective ou d'une méconnaissance parfois complète du nécessaire dessin sous-jacent, les plus bizarres effets de lumière et de couleur se retrouvent sur les grandes toiles comme sur les aquarelles les plus gaies. L'impressionnisme est loin d'ailleurs d'absorber entièrement cette école de peinture basque et luzienne — le mot n'est pas de trop. Peut-être certains peintres locaux ont-ils une réputation surfaite ; mais il en est d'autres dont les œuvres sont un véritable charme pour le regard comme pour l'esprit, une incomparable fête des formes, de la lumière et de la couleur.

Ce Pays Basque a aussi appelé à lui les littérateurs. Et d'abord les Anglais : depuis la Renaissance, de l'Italie à l'Espagne, le soleil du Midi — au sens large — exerçait son attrance sur l'âme anglaise ; ces cottages euskariens, cette douce verdure, cette harmonie apaisée des panoramas, le folklore local et la présence de la « race » basque, répondraient tout autant à ses aspirations cachées. Sur la route de l'Espagne passa le grand-père de Swinburne ; Arthur Young poussa jusqu'à Bayonne. Non moins que pour Pau, les randonnées des rouges officiers de Wellington en 1813-1814 eurent leur importance. Voici que Napoléon III et l'Espagnole Eugénie de Montijo « lançaient » Biarritz, où venait le prince de Galles Edouard : c'était plus tard le tour de la reine Victoria, de Gladstone, d'Edouard VII ; celui-ci faisait de Saint-Jean et de Sare l'une de ses excursions préférées. Le positiviste Harrison gagnait lui aussi la Côte Basque. Type accompli du wigh, cherchant avec son siècle chez les Basques... les origines du gouvernement constitutionnel, le pasteur Wentworth Webster s'installait à Sare. Le petit coin du cimetière de Saint-Jean, qui constitue le « cimetière anglais », ne découvre pas seulement l'un des plus beaux aspects du panorama de la ville : il garde la tombe du réaliste Gissing, le Zola anglais, à demi tenu en marge de la société anglaise de son temps, et celle de Stuart-Menteath, géologue pyrénéen d'une puissante et extraordinaire originalité. Aujourd'hui, Saint-Jean-de-Luz possède une véritable et permanente colonie britannique : loin des stations de grand luxe, l'Anglais trouve à Saint-Jean-de-Luz et sur la Côte Basque environnante le pays de son choix pour un long séjour ; au petit temple anglican de Duconténia, cent cinquante d'entre eux assistant parfois l'hiver au « service ».

Par ailleurs, le XVIII^e siècle français avait signalé les Basques avec Voltaire, ce petit peuple qui danse aux pieds des Pyrénées. Déjà Humboldt et les linguistes se mettaient à l'œuvre. Sur place même, avec le romantisme, naissait tout un mouvement euskarien dont A. Chaho est l'une des figures représentatives. Malgré les événements de 1659-1660, l'Eskual-Herria était trop particulière pour attirer à elle le classicisme. Le romantisme, au contraire, s'intéresse à la couleur locale, à l'originalité provinciale, aux races dites primitives et pures, à la langue comme aux chansons populaires, aux « vieux pays figés »... à l'entendre. L'apparition de Biarritz coïncide d'autre part avec la naissance du Félibrige, entamant son œuvre profonde. Le prestige du mot « basque » est désormais acquis: en dépit de la survivance de fâcheuses imaginations d'autrefois, les linguistes sont rejoints par la troupe des historiens, des archéologues, des folkloristes, des prêtres catholiques et des tenants de la tradition euskarienne, qui entament leur œuvre sérieuse; Saint-Jean-de-Luz les accueillit au Congrès de 1897. La phase réaliste commençait à naître.

Aujourd'hui, maintes pièces de vers, maints romans ou même quelques pièces de théâtre font nombre d'allusions à l'Eskual-Herria. François Coppée fut un fidèle de Guéthary, tout comme l'incomparable Toulet, observateur aigu de la vie des hommes et de la poésie des choses. Francis Jammes a planté sa tente à Hasparren: qui écrira un jour l'article attendu sur Francis Jammes et le Pays Basque? Camille Jullian est un fervent de Ciboure. Plus spécialement Saint-Jean-de-Luz tient une toute autre place chez André Lichtenberger ou le Père Lhande: qu'il nous suffise de rappeler *Gori le Forban* ou *Mirentchu*. De Bengochéa à la comtesse de Noailles, de Jeanne Catulle-Mendès à Franz Toussaint, Saint-Jean-de-Luz ne cesse d'être citée avec amour.

Toute une littérature néo-basque a fleuri, comme le style néo-basque de l'architecture ou les gais tableaux lumineux des peintres d'Euskaria.

Mais l'on ne saurait trop sous-estimer, dans cette renommée grandissante du vieux sol et l'entrée triomphale du Pays Basque et de Saint-Jean-de-Luz dans la littérature, la part capitale qui revient à trois noms illustres: Rostand à Cambo, Claude Farrère sur la côte où il retrouve toujours avec joie sa villa, Loti à Hendaye ou Ascaïn. Comme en Bretagne, le grand romantique attardé retrouvait ici cette terre dure et maigre, ces landes immenses, ces rousses fou-

geraies, ce charme agreste qui lui permettait d'échapper à l'oppression de la fuite du Temps, non moins que la persistance d'une humanité aux lointaines origines paraissant échapper au changement éternel. Ce que Mistral fit pour sa Provence, Loti, avec *Ramuntcho*, le fit pour le Pays Basque; c'est à Ascain qu'il faut aller chercher les descriptions et les personnages du chef-d'œuvre toujours vécu et sincère de Loti: l'hôtel de la Rhune s'enorgueillit à bon droit du séjour du grand romancier; une plaque le rappelle, récemment inaugurée; dans la salle à manger, féerie de lumière et de plein air, rayonnent les peintures d'Altmann, l'une des gloires de l'école luzienne et basque de peinture; à défaut des vivants dont nous n'avons voulu citer aucun nom, saluons du moins ce disparu.

Ainsi Saint-Jean-de-Luz, avec et par le Pays Basque dont elle est l'un des joyaux, a connu la gloire. Tous deux participent à la même envolée. Ecouteons cependant en silence les beaux vers que Germaine Emmanuel-Delbousquet consacre à la petite cité dans un récent numéro de la *Revue régionaliste* de Pau et des Pyrénées; c'est toute la poésie du vieux Saint-Jean qui se déroule devant nous:

*J'ai revu tes soirs,
Saint-Jean de lumière,
Et tes bateaux noirs
Dansant sur l'eau claire.*

*Le poisson vivant,
Qu'un marin débarque,
Tâchetait d'argent
L'avant de la barque.*

*Couchés sur le port,
Les bruns pêcheurs basques
Reposaient leur corps
D'anciennes bourrasques.*

*Sous un ciel d'azur
Sombre, la montagne
Barrait comme un mur
Le seuil de l'Espagne.*

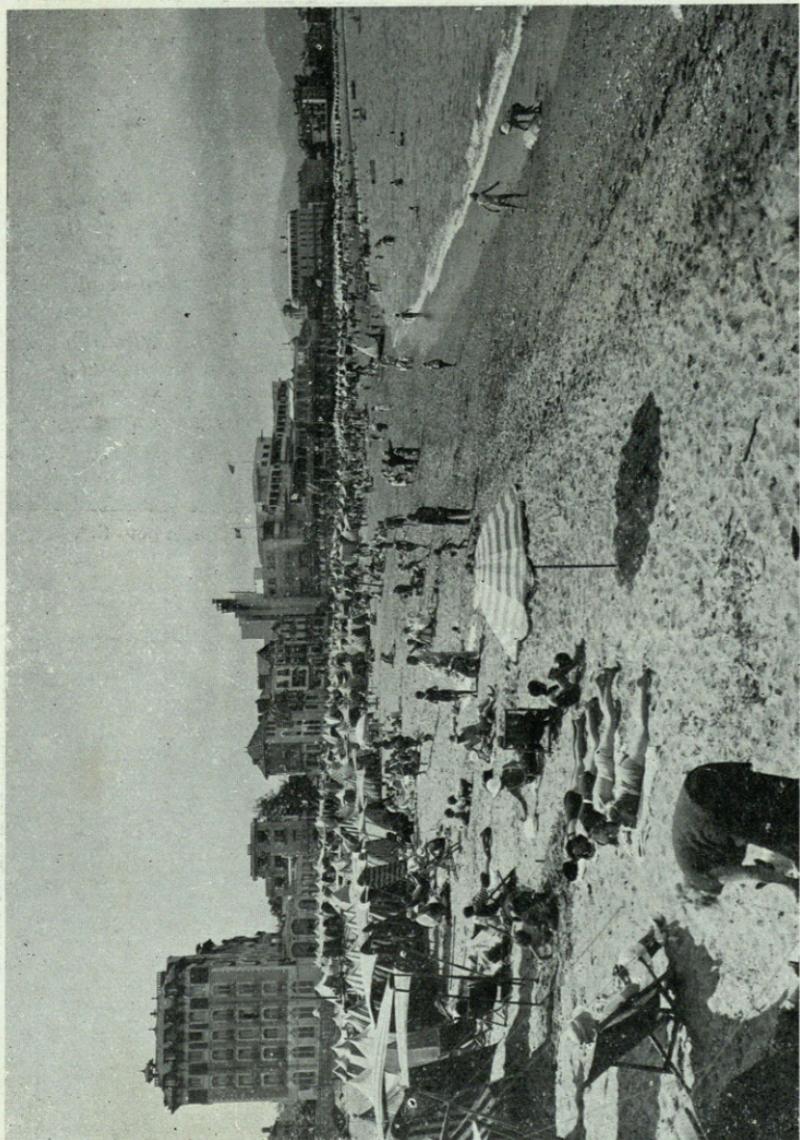
CHAPITRE II

La richesse du Golfe: la pêche à Saint-Jean-de-Luz

Non moins que le tourisme, la pêche luzienne est venue concourir à la renaissance de la ville contemporaine. Dans la nuit qui tombe, à la queue-leu-leu, d'étranges petits vapeurs se hâtent vers l'entrée de la Nivelle, au long hululement des sirènes, parmi les tourbillons de fumée noirâtre sortis des cheminées. Le premier d'entre eux qui parviendra au port ne vendra-t-il pas son poisson plus cher que les autres ? Hâtons-nous vers le petit bassin où d'autres vapeurs au repos se pressent les uns contre les autres. Là-bas, la Rhune familière dessine à l'horizon son profil géant ; la maison de l'Infante regarde les platanes noueux de la petite place ; la gare s'illumine de mille feux, tandis que les maisons de Ciboure alignent toujours au long du quai leur file pittoresque et immuable.

C'est dans ce décor familial qu'est venu se nicher le petit port des pêcheurs : avec le soir qui survient, tandis que séchent les grands filets, une joyeuse animation le remplit. Femmes de pêcheurs ou marins à la cotte bleue, file de petites charrettes remplies de briquettes à charbon, *casiers*, qui sont presque toujours du moule de dix kilos de sardines chaque, tout prêts à être garnis et saupoudrés de sel,

La Plage par un jour de bain



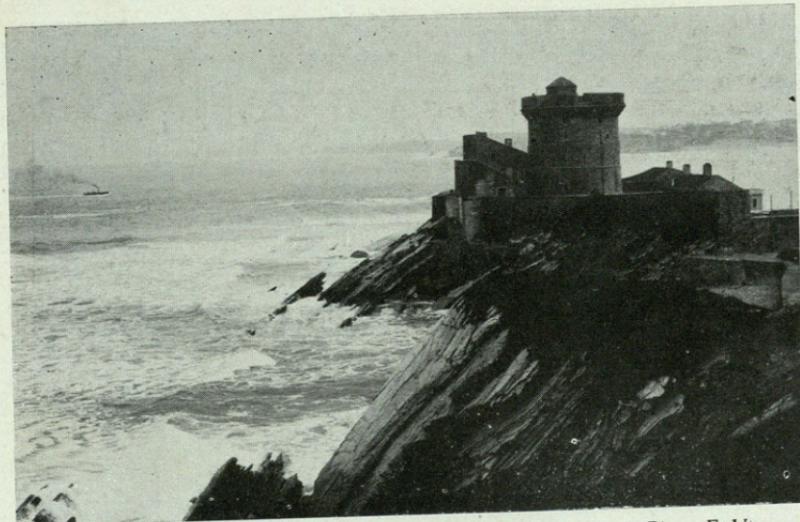


Photo E. Vignes

La baie et le Fort de Socoa



Photo E. Vignes

La Nivelle à Ciboure et St-Jean-de-Luz

puissantes bascules qui vont entrer en fonctions au minuscule débarcadère, tout cela témoigne d'une joyeuse activité. Rien de comparable à la puissante pêche hauturière d'Arcachon ou de La Rochelle. Comment de puissants chalutiers, aux engins de pêche et aux installations frigorifiques ultra-modernes, franchiraient-ils la barre de la Nivelle au tirant d'eau de 1 m. 50 en moyenne ? Et pourtant, Saint-Jean-de-Luz est devenu l'un des centres de pêche les plus importants de notre littoral atlantique : ce n'est pas le moins curieux des aspects de la petite ville du xx^e siècle.

Nous parlons du présent immédiat ; car en 1933, la plus grave des crises sévit. Mais si inconstant que soit souvent le sort de cette industrie maritime, les beaux jours de la pêche luzienne ne sont point révolus.

C'est la sardine qui a provoqué un véritable renouvellement de la pêche en mer : déjà, au xviii^e siècle, malgré les disparitions passagères du fantasque poisson, la pêche à la sardine était importante à Saint-Jean-de-Luz. On importait même la sardine fraîche de Biscaye. Au xix^e siècle, les sardines remplissaient encore les éventaires des *cascarottes* ; mais ce siècle vit la décadence générale de la vie maritime ; le progrès était ici moins rapide qu'ailleurs ; loin des grands courants de circulation générale, la vie locale se repliait sur elle-même. De tout un passé maritime, il restait de vivaces traditions de famille et quelques survivances : on jardinait un peu au hasard les immenses ressources de la mer immense ; mais l'importance de la pêche était très limitée et ne dépassait pas le cadre luzien : il n'y avait guère plus que quelques dizaines d'inscrits maritimes.

Avec ses anfractuosités, sa topographie mouvementée, ses eaux convenables et riches en plancton, le plateau sous-marin de Saint-Jean-de-Luz était un habitat rêvé pour les bancs innombrables de sardines. Vulgairement dénommé *belugas*, les dauphins leur donnaient la chasse, les entourant d'un cercle fatal : rien de plus vrai que la malheureuse sardine sautant par-dessus leur ronde avide et se faisant happer au passage par les oiseaux de mer aux rauques cris de joie. S'ils guident les pêcheurs, les ébats des dauphins ont aussi l'inconvénient de traverser et endommager leurs filets.

Vers 1910, des pêcheurs d'Arcachon apprirent aux pêcheurs luziens l'emploi de la *rogue*, (sable et œufs de morue), comme appât. C'était le moment où la crise sardinière sévissait durement en Bretagne, où quelques bateaux bretons descendaient déjà vers le Golfe. La renais-

sance de la pêche luzienne s'accentua après la guerre. Vers 1926, la pêche à la sardine atteignit son point culminant: cinquante minuscules bateaux pontés de 15 tonneaux l'un — improprement dénommés chalutiers — amenaient les *plates* ou *doris*, les barques servant à la manœuvre des filets. Il s'y joignait une trentaine d'embarcations plus faibles, canots à voile, à rames ou à moteur. Comme il était loin le temps des simples bateaux à rames et des « traînières », où deux barques traînaient entre elles le filet arrondi, — ou même l'époque des chaloupes à vapeur, les premières ayant apparu en 1886!

D'octobre à avril, surtout en hiver, la pêche à la sardine battait son plein. Elle avait pour corollaire la pêche à l'anchois: trop souvent de petite taille, celui-ci était alors parfois assez impropre à la conserve. On prenait aussi en toute saison nombre de poissons frais des espèces les plus variées. Mais la pêche à la sardine venait de fort loin au premier rang; il était courant de voir 2.500.000 sardines amenées par *un jour* d'hiver au petit quai de la Nivelle. Le filet *tournant* de jadis, la *sarda*, avait été délaissé. Le filet droit était apparu dès avant la guerre. Voici que maintenant, à l'imitation de l'importante pêche espagnole du littoral cantabrique, la *bolinche* était autorisée par l'Etat, immense filet tournant démesurément long, faisant d'énormes rafles sur son passage.

Avec l'été, la pêche à la sardine cessait à peu près; celle-ci remontant, à ce qu'il semble, vers Contis ou Mimizan, plus loin encore, ou s'enfonçant en profondeur dans les eaux fraîches. C'était alors l'époque de la pêche au thon, thon blanc ou thon rouge plus recherché, avec la paille de maïs pour appât qui brillait dans l'eau. A suivre le splendide poisson dans sa course rapide, il fallait dépenser beaucoup de charbon. On prenait en même temps ces poissons très voisins du thon, appelés *bonites*, à la chair exquise. Saint-Jean-de-Luz (avec Ciboure) comptait un millier de marins. Tout remplis de l'odeur d'huile cuite, douze usines à conserves et ateliers à poissons employaient sept cents ouvriers et ouvrières; le mareyeur était devenu une personnalité luzienne. On y travaillait aussi la piballe, cet alevin d'anguille remontant parfois la Nivelle en bancs innombrables et dont les Espagnols étaient très friands. Chaque nuit, les trains de marée portaient vers de lointaines directions la sardine expédiée en *vert*, simplement saupoudrée de sel. Si, après divers conflits, les bateaux bretons ne venaient plus au port à la suite des défenses et des accords officiels, une main-d'œuvre flottante et variable en nombre remplissait les

wagons au départ de Bretagne. La prospérité de la pêche luzienne était incomparable.

Hélas ! quelques ouvrières spécialistes promènent seules la coiffe bretonne dans les rues. Les usines ferment ou ne travaillent plus que sporadiquement. La grande crise est venue. Crise économique d'abord et baisse des prix : du coup grandit la pêche du poisson frais. Quelle n'est point l'extraordinaire richesse du Golfe ! Jugeons-en par la simple liste de la statistique officielle pour le premier trimestre 1933 : maquereaux, chincharts, gros yeux, tacaux, rascasses, pageots, raies, merlans, merlus, congres, anges de mer, trouilles, loubines, vives, rougets, turbots, barbues, soles, limandes, encornets et poulpes, raies, baudroies, mulets, picates ou truites de mer, langues d'avocats, etc. Durant ces trois mois, leurs prises s'élèvent à 140.000 kilos (dont 18.000 pour les merlans, 12.000 pour les tacaux, 12.000 pour les raies, 50.000 kilos de poissons divers et isolés). Dans d'humbles auberges de Ciboure comme dans les meilleurs restaurants luziens, à côté de la *piperrade* et de ses piments au métallique coloris, le *ttioro* est le triomphe de la cuisine basque : cette bouillabaisse euskarienne naît du mélange des poissons les plus variés, liés à souhait et dépourvus du safran de Provence. Mais avec la belle saison, voici la prise des muges, des langoustes, et toujours celle des fameux *chipirones*, ces sortes de calmars ou encornets dont le nom seul remplit d'émotion l'âme des gourmets.

Ainsi donc, 140.000 kilos de poisson frais ont été pris durant le premier trimestre de 1933 ; joignons-y 48.000 kilos d'anchois. Mais par quelle amère dérisjon la pêche à la sardine a-t-elle donné alors seulement 8.000.000 de sardines pesant 188.000 kilos et valant en moyenne 49 francs le mille ? Autant en trois mois que jadis en quelques jours !

C'est qu'aux conditions économiques mauvaises sont venu s'ajouter des conditions physiques désastreuses. La sardine a la réputation d'être un poisson fantasque. Or, ce n'est pas seulement la sardine qui, depuis deux campagnes, manque : mais aussi le maquereau, le thon et bien d'autres poissons qui, eux aussi, sont devenus plus rares. Les marchés passent à d'autres concurrents, notamment à la sardine marocaine ! Il n'y a plus que trente vapeurs de pêche, avec quatre cent cinquante hommes d'équipage, le plus souvent inoccupés ; ce sont les petites embarcations, des types les plus divers, qui pêchent désormais les poissons frais. Deux grands « chalutiers » qu'avait fait construire la Coopérative des Marins, les dragages et travaux en

cours qui approfondissent la barre de la Nivelle à son estuaire, les appontements projetés, tout cela sera-t-il donc en vain ?

Pour quelles raisons les migrations de ce poisson pélagique qu'est la sardine ne la ramènent-elles plus l'hiver, lors de la ponte, en bancs innombrables, sur le plateau sous-marin de Saint-Jean ? La *rogue* est chère ; le tourteau surtout sert d'appât : or, il fermenté très vite et fait fuir le poisson ; il faudrait lui mélanger plus de rogue. Les eaux froides du rude hiver ont tué le plancton, les tempêtes n'ont pas brassé les eaux. Les filets à mailles trop étroites, la pêche à la lanterne, les prises immenses et inutiles de sardines, rejetées ensuite à la mer, la mort de celles qui, prises par les ouïes, se blessèrent en échappant aux filets pour mourir peu après, — autant de causes invoquées tour à tour.

On a parlé de revenir au filet droit ou aux mailles moins serrées, de renoncer aux pêches faites en pure perte, aux vaines destructions de sardines. Il n'est pas jusqu'aux malheureux pêcheurs à la ligne qui n'aient été accusés de faire fuir le poisson.

Autant de raisons fausses ou exagérées. La raison profonde est ailleurs : la température des eaux de mer joue le rôle essentiel dans les migrations des poissons ; or cette température peut rester convenable quand la température terrestre est fort basse et inversement. Un savant distingué, M. Paul Arné, a montré comment la sardine peut vivre ici dans les eaux allant de 11° à 21° ; elle peut s'y trouver toute l'année, à la différence de la Bretagne et de la Vendée. Or, à la surface de notre Golfe, les écarts de la température sont considérables (jusqu'à 8° par an) ; ils ne sont que de 1° 1/2 à 50 mètres de profondeur, toujours d'après le professeur Schmitt : or, à cette profondeur, les eaux du Golfe de Gascogne ont presque toujours de 12 à 14°. Mais les filets sont des filets de surface. D'autre part, l'hiver est la période de ponte qui veut des eaux de qualité. Chez nous, il s'agit aussi d'une pêche côtière et la zone de pêche ne dépasse guère une largeur de quatre à cinq milles.

Comme en janvier 1933, la température des eaux du Golfe était de 9-10°, la sardine disparaît, parce que ne trouvant plus des eaux à sa convenance : au large ? en profondeur ? Nous ne savons guère l'histoire de ces migrations.

Mais par la suite, la sardine reparaitra à la surface du plateau sous-marin de Saint-Jean-de-Luz. En attendant, la pêche luzienne ne peut que s'adapter de son mieux aux fatalités naturelles : la pêche au

poisson frais ne cesse de se développer ; elle doit permettre d'attendre le retour de la sardine en nos parages. Puissent alors les conditions économiques et les marchés à retrouver favoriser de nouveau les pêcheurs luziens ! Avec ses caractères originaux, changeants et souples, Saint-Jean-de-Luz n'en reste pas moins l'un des centres pittoresques de la pêche atlantique (1).

(1) Prises de sardines en 1926 : 4.800.000 kilos, valant 19 millions. Mais les pêcheurs bretons étant partis (on ne pêche pas l'hiver la sardine en Bretagne), on ne trouve en 1927 que 2.420.000 kilos, valant 8 millions ; en 1930, 3.900.000 kilos, valant 11 millions ; en 1931, 2.000.000 kilos, valant 6 millions 1/2 ; en 1932, 1.400.000 kilos, valant 2.850.000 francs ; 1933 aura été catastrophique.

Les chiffres de 1932 donnent pour la pêche entière une valeur de 7 millions de francs ; si sardines, anchois, thons et maquereaux y participent pour les deux tiers environ, l'on voit déjà l'importance — qui grandit soudain en 1933 — de la pêche du poisson frais.

Cf. notre étude d'ensemble sur la pêche luzienne, *Rev. géogr. des Pyrénées et du Sud-Ouest*, Fac. des Lettres de Toulouse, 1933.

CHAPITRE III

Saint-Jean-de-Luz à travers l'histoire : les luttes ardues et héroïques du passé, le mariage de Louis XIV

Le Pays Basque français n'a jamais formé une commune unité politique. C'est dans la vicomté de Labourd que Saint-Jean-de-Luz apparaît à l'époque féodale et à une date assez tardive. Pourtant, le peuplement paraît très ancien. Deux documents relatifs à l'évêché de Bayonne nous donnent, en 1186 et 1194 seulement, le nom de *Sanctus-Johannes-de-Luis* ; on l'a rapproché du basque moderne Donibane-Lohitzun ; en réalité, le bas-latin *luisa*, dérivant d'un vieux mot ibère, qui se retrouve dans tous les *Leuys* de Chalosse, évoque l'eau qui coule : dès le début, « Saint-Jean-l'Aquatique », si nous osons dire fut la bien nommée.

Le vicomte de Labourd donna la baronnie de Saint-Jean aux chanoines de Bayonne : la crosse du chapitre canonial figure toujours sur les armoiries aux côtés du navire et du lion du Labourd. La commune naissante se dressa contre cette seigneurie ecclésiastique : après 300 ans de procès, celle-ci fut abolie en échange de 2.000 livres en 1570 ; les dernières tractations durèrent même jusqu'à 1713 !

Saint-Jean fut ainsi une ville noble qui devait une compagnie à la milice du Labourd ; comme les paroisses labourdines, elle élisait ses *jurats*, dont l'un d'eux était l'*abbé*, devenu le *bayle* en 1593, c'est-à-dire le maire. Cette seconde moitié du XVII^e siècle vit, comme ailleurs, un resserrement du gouvernement de la bourgeoisie ; les élections se font déjà à deux degrés, et d'abord par quartiers, depuis 1574. A côté des Assemblées populaires, les Assemblées de notables jouent un grand

rôle. On élit de même un marguillier, qui, pour deux ans, s'occupe de l'église et joue un rôle important à tous égards, non pas seulement honorifique.

Mais revenons aux origines et aux temps anglais: du mariage d'Aliénor en 1152 à la reddition du Labourd au château de Belzunce en 1451, c'est une époque de richesse et de prospérité. En vain, le roi de Navarre et Aragon prend-il la cité en 1130, les Castillans alliés des Français en 1377 et 1419, les routiers de Villandro passent-ils en 1438; des traités de bonne correspondance sont signés avec les Basques espagnols; déjà, la contrebande se pratique. Surtout la pêche à la baleine — la tradition assure que Basques et Landais du Golfe en furent les inventeurs — était la grande ressource; des feux s'allumaient aux falaises, on battait du tambour; les chaloupes partaient au harponnage; fanons, huile, « blanc », ambre gris apportaient leurs trésors; ça et là, l'on trouve encore à Saint-Jean d'énormes vertèbres; en 1738, la ville avait toujours dix baleiniers.

* * *

Mais de 1451 à 1715, voici l'époque de l'essor et de la splendeur de Saint-Jean-de-Luz. Tout y contribue, et le déclin de Bayonne, gênée par l'Adour, et le développement de la navigation atlantique et la formation de la route moderne de l'Espagne par Bayonne au lieu de l'antique tracé de Dax-Sorde-Roncevaux.

Mais cette époque magnifique s'accompagne d'une histoire ardente entre toutes, pleine de luttes sournoises et vindicatives, de querelles entêtées et indéfiniment prolongées, de conflits parfois violents. Cette race de marins témoigne en revanche d'un splendide courage, d'un hérosme perpétuellement renouvelé au service du roi de France, d'un magnifique goût des aventures qui laisse entrevoir une foule d'odyssées inconnues. La population était exclusivement basque et le resta jusqu'au brassage de l'ère contemporaine.

Bien qu'en 1654 les notables deviennent seuls électeurs et que le sort procède parmi eux au choix des dirigeants, que d'orgueilleuses et acharnées révoltes aux élections municipales! La lutte des Lohobiague et des Haraneder remplit le XVII^e siècle.

L'autre rive de la Nivelle s'est lentement peuplée: la commune de Ciboure se forme en se séparant d'Urrugne en 1574. La jalouse de Saint-Jean multiplie les batailles sanglantes avant de céder à la

nécessaire évidence. De nos jours, les deux communes sont toujours séparées, malgré leur lointaine vie commune.

C'est à Ciboure que s'installent au xvi^e siècle les bohémiens chassés d'Espagne; hâlées, nerveuses, les cascarottes — du mot gascon « sale » ou « poissant » — deviennent bientôt marchandes de poissons; au xix^e siècle, leur éventaire sur la tête, rattrapant les lourdes diligences à la montée des côtes, elles allaient à pied jusqu'à Bayonne, faisant en très peu de temps les 42 kilomètres du voyage aller et retour, remplissant l'air de leurs cris stridents, *sardina fresca*!

Cette population violente et emportée connaît en 1609-1610 une crise de sorcellerie: si la venue des bohémiens a pu y contribuer, le fait est alors courant dans l'histoire européenne. A la suite de la plainte du bailli du Labourd, le Parlement de Bordeaux envoie le conseiller de Lancer et le président d'Espagnet; à l'anse de Chibau, au château de Saint-Pée, descendant de la Rhune sur un manche à balai, sorciers et sorcières tenaient le sabbat. Une jeune fille, la Morguy, les décelait à la patte de crapaud que le diable leur imprime dans l'œil; une soixantaine furent brûlées dans leur chemise de soufre; à l'exaltation collective succéda vite un morne abattement. L'évêque de Bayonne écrivit à Henri IV; en 1611, Mgr d'Echaux appelait les Récollets (Franciscains réformés); ils se fixèrent dans l'île de la Nivelle en 1613 — (bientôt suivis par les Ursulines en 1639) — et le couvent de Notre-Dame de la Paix aida aussi à la réconciliation entre Saint-Jean et Ciboure. Encore en 1619, une cascarotte est brûlée par la foule pour avoir voulu dissimuler l'hostie de communion qu'elle destinait aux pratiques de magie.

Dépourvue de remparts, Saint-Jean ne cesse d'être mêlée au grand duel de la France et de l'Espagne, qu'il s'agisse du passage de grands personnages ou plus encore d'une série de batailles acharnées et d'occupations successives. A peine les Français et Gaston de Foix-Béarn sont-ils venus en 1450 que Louis XI accourt en 1463 à l'entrevue d'Urtubie; en 1512, c'est la menace anglaise; en 1523, 1542, 1558, c'est l'occupation espagnole qui vient détruire un nid de marins redoutés; la dernière, destinée à peser sur les négociations de la paix de 1559, fut des plus graves. En 1526, François I^{er} passait au retour de sa prison de Madrid; en 1530, c'était le connétable de Montmorency avec les enfants de France et les 1.200.000 écus d'or de la royale rançon; il ramena Eléonore d'Autriche. En 1539, Charles-Quint gagnait Bayonne pour se diriger vers la Flandre. Lors de l'entrevue

de Bayonne, Charles IX venait à Saint-Jean (1565). En 1615 passaient deux royales fiancées, Anne d'Autriche et M^{me} Elisabeth. L'année de Corbie vit l'occupation particulièrement désastreuse de Saint-Jean pour un an environ (1636-1637) ; malgré le duc de La Valette, les Espagnols s'y fortifièrent ; un coup de main hardi de Gramont avait lieu sur l'ouvrage édifié par les ennemis à Sainte-Barbe. Malgré Condé et Sourdis, par la faute de La Valette, la grande expédition de revanche française aboutissait à un désastre en 1638 au siège de Fontarabie. C'est au cours de ces guerres acharnées que la tradition montre les Basques à bout de munitions, mettant leurs couteaux à l'extrême de leurs bâtons : ainsi serait née la baïonnette (1).

Mais la mer demeure la chose essentielle. A la poursuite des baleines raréfierées, Basques et Landais découvrent Terre-Neuve à la fin du xv^e siècle : ils y trouvent un poisson inconnu du Moyen-Age, la morue. En 1578, on évalue à 3.000 hommes et 80 navires les Terre-Neuvas lusiens. Au départ a lieu l'émouvante bénédiction des voiliers en présence de toute la cité. Au retour, les Espagnols guettent les morutiers de Saint-Jean et Ciboure. Tout le xvi^e siècle est rempli d'obscurs et terribles combats entre frères ennemis avec les Basques d'Espagne ; en pleine rade, ceux-ci vinrent enlever parfois les navires de Saint-Jean ; déjà paraissent les premiers corsaires. Chaque guerre amène son cortège d'exploits héroïques et parfois tombés dans l'oubli ; c'est ainsi que les marins du Golfe tout entier se distinguent contre les Anglais à Ré en 1627-28. Une contrebande tacite et réciproque avec la crainte de représailles se joignait parfois maintenant à ces terribles rivalités de marins ; quand Rétigny voulut y mettre ordre en 1632, il en résulte de violents incidents. Vers 1600, une tempête permet de découvrir fortuitement le Spitzberg et ses baleines. Marins incomparables, aux prises avec Anglais et Hollandais (et non plus les Espagnols), les marins lusiens sont mêlés sous Louis XIII et Richelieu à l'essai de France arctique. C'est alors que Sopite fit sa fameuse découverte. Au même moment, de Terre-Neuve, les marins lusiens gagnaient le Canada.

Les grandes pêches assuraient la prospérité et la richesse. Saint-Jean comptait 12.000 âmes et Ciboure 3.000 ; 700 navires, gros et petits, constituaient une grande flottille aux voiles blanches ; la rue de la Corderie rappelle les ateliers longtemps survivants. Pourtant, l'édit

(1) La réalité paraît autre. Cf. notre *Bayonne* (Coll. Chabas, Villes du Sud-Ouest), p. 37.

de 1669 sur la levée de matelots de guerre souleva, ici comme ailleurs, de vives résistances ; dès 1685, Saint-Jean dut fournir 100 marins par an et Ciboure 40. Venu sur place, Vauban songeait vers 1686 à fermer la rade entre deux digues séparées par un étroit goulet : la cité serait protégée contre la mer, et un Cherbourg basque créé du même coup. Mais avec le siècle finissant, tout comme Bayonne, les grandes pêches perdent de leur importance au profit de la course ; les flibustiers multiplient leurs exploits jusqu'aux riches et lointaines Antilles. En une seule sortie, le capitaine Duconte fit onze prises. La cité vivait toujours de la mer !

Petite cellule au sein du Labourd dont elle était la seule ville, mais non point la capitale fixée à Ustaritz, Saint-Jean-de-Luz connut ainsi des heures de gloire et de vie ardente ; la minuscule guerre civile labourdine de 1656 ne la troubla guère. La paix de 1659 fit régner le calme sur une frontière souvent agitée. C'est précisément alors que la splendeur de Saint-Jean s'illumine du reflet des grands événements qui marquèrent à jamais son histoire et fixèrent pour des siècles la destinée française : tout s'efface devant la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV, dont le rayonnement durable fait encore la fierté de Saint-Jean.

* *

Nous ne referons pas ici le récit du maître de l'histoire luzienne, M. P. Dop. Nous ne pouvons qu'en résumer les traits essentiels. Mazarin arriva à Saint-Jean-de-Luz avec Hugues de Lionne le 28 juillet 1659 ; une suite brillante l'accompagnait ; il fallut d'abord résoudre d'innombrables conflits d'étiquette ; enfin le 13 août, Mazarin quitta Saint-Jean pour l'île des Faisans, au milieu de la Bidassoa ; vingt-quatre conférences se succédèrent jusqu'au 7 novembre, date de la signature de la paix des Pyrénées.

La maison qu'avait habitée Mazarin était la maison Chibau, démolie en 1914. Quant au nom même de l'île des Faisans, il a prêté aux interprétations les plus diverses. La dénomination voisine d'Ile des Faucons indique la véritable origine du terme : il s'agirait d'un terrain de chasse de premier ordre où s'abattait l'étrange et immense faune des oiseaux migrateurs. On trouve encore le nom d'Ile de l'Hôpital en souvenir du prieuré voisin de Subernoa, station des pèlerins de Saint-Jacques sur la rive française de la Bidassoa. Quant au terme

d'Ile de la Conférence, il s'explique de lui-même. De part et d'autre de la rivière, deux ponts de bois gagnaient d'ailleurs l'île aux noms si divers. En 1660, on les doubla d'une galerie vitrée (1).

Mazarin était accompagné, « outre 150 gentilshommes et autant de gens de service et de suite, d'une garde de 100 chevaux et 300 fantassins et de 24 mulets couverts de riches housses, brodées de soie, de 7 carrosses pour sa personne et d'une quantité de chevaux de main. » A l'heure où se liquidait la grande rivalité franco-espagnole, qui avait dominé depuis deux cents ans la vie de l'Europe occidentale, les ambassadeurs de Lorraine, de Savoie, des princes allemands, de la République anglaise de Cromwell ou le fils de Charles I^{er} d'Angleterre passèrent à Saint-Jean. Il en fut de même du délégué de Condé, alors rebelle à son roi, que l'Espagne voulait voir rétablir dans tous ses titres et honneurs.

Déjà gravement malade et souffrant de la goutte, le Cardinal songea à rencontrer Don Luis de Haro dans l'île des Récollets, entre Ciboure et Saint-Jean — d'autant plus que l'Espagne revendiquait pour elle seule la possession de l'Ile des Faisans.

Celle-ci ayant été déclarée « commune aux deux royaumes », elle fut partagée en son milieu par une ligne imaginaire ; chaque ministre amènerait le même nombre de gardes ; le bâtiment élevé de part et d'autre de la fameuse ligne de démarcation serait édifié à frais communs et orné de somptueuses tapisseries et tentures. Prenant prétexte du mauvais état de santé de Mazarin, l'orgueil espagnol voulait se donner le beau rôle d'aller à Urtubie au-devant du Cardinal pour la première entrevue. Enfin le 13 août, trente carrosses quittèrent Saint-Jean-de-Luz, accompagnés de la plus brillante et fastueuse des suites. Un cortège imposant se déroula sur les rives de la Bidassoa, tandis que d'innombrables bateaux pavoisés circulaient sur la rivière. Au son des tambours et des décharges de mousqueterie, avec soixante per-

(1) Rongée par les eaux d'un côté, agrandie par ailleurs vers la rive française, l'île des Faisans a été plantée de quelques arbres et protégée de quelques empierremens sous le Second Empire. Un petit monument nous dit comment le mari d'Eugénie de Montijo s'occupa alors de la petite île : « En mémoire des conférences de 1659, dans lesquelles Louis XIV et Philippe IV, par une heureuse alliance, mirent fin à une longue guerre entre les deux nations, Napoléon III, Empereur des Français, et Isabelle, reine des Espagnes, ont rétabli cette île l'an 1861. » (Le texte est en français et en espagnol).

sonnes seulement, Mazarin pénétra dans l'île; dans la salle même « de la Conférence », il embrassa Don Luis de Haro; puis tous deux s'assirent sur deux fauteuils exactement identiques de part et d'autre de la sempiternelle ligne de séparation. L'Espagnol avait à ses côtés Don Pedro Coloma; Mazarin était assisté de l'intelligence subtile et avisée de Hugues de Lionne. L'orgueilleuse et flegmatique fierté de l'Espagnol s'opposa dès l'abord à l'esprit pétillant et vif de l'Italien. Sur les berges de la Bidassoa cependant, seigneurs français et espagnols ne tardèrent point à se mêler les uns aux autres; les premiers apprécierent à leur valeur les boissons glacées de la brûlante Espagne ou le luxe de l'argenterie castillane; les autres regardaient avec étonnement et admiration les riches et élégants habillements des nobles du Nord des Pyrénées. Réceptions et ballets se succédèrent à l'occasion des diverses entrevues. Le 12 novembre, Mazarin et Don Luis de Haro se firent leurs adieux réciproques et échangèrent de riches présents. Dès le 13 ou 14, Mazarin repartait pour Paris.

Ce n'est point ici le lieu de retracer les clauses du célèbre traité des Pyrénées, conclu le 7 novembre 1659: « pivot du règne », selon le mot de Mignet, toute la politique extérieure de Louis XIV allait en sortir; il est l'un des points les plus essentiels de l'histoire française. Pour Saint-Jean-de-Luz même, le triomphe diplomatique de la France allait avoir une conséquence inespérée : la venue de la Cour et du roi.

L'une des clauses du traité de 1659 stipulait, en effet, le mariage du jeune roi de France avec sa cousine germaine, Marie-Thérèse, l'Espagne devant payer une dot de 500.000 écus d'or. Effectivement, six mois après ces grands événements, Louis XIV accourrait au devant de sa royale fiancée. Son entrée dans Saint-Jean, le 8 mai 1660, renouvela en les amplifiant, les fastes de l'an passé. Le Bilçar d'Ustaritz — les « Etats » du pays de Labourd — s'était empressé de lever une contribution exceptionnelle de 20.000 livres. A l'entrée de la ville, les magistrats haranguèrent le roi; au long des rues se tenait la milice en armes; aux fenêtres des maisons se pressait une immense affluence, joyeuse et empressée. Le canon tonnait, les cloches sonnaient à toute volée. Coiffés de « bonnets d'écarlate », leurs habits ornés de rubans blancs et bleus, douze danseurs basques et leur chef mettaient leur note pittoresque dans le royal cortège : *les crascabillaires*, tel était leur nom local, en raison des grelots cousus sur leurs vêtements. De la porte grand'ouverte de l'église, le curé s'inclina et bénit le roi au passage. La maison Lohobiague reçut Louis XIV; celle de Joa-

noenia, appartenant aux Haraneder, fut destinée à Anne d'Autriche, en attendant la venue de l'Infante; Mazarin s'installa dans une maison du quai de Ciboure, se rendant souvent, tout comme la Reine-mère, au couvent des Récollets : c'est là encore que Louis XIV et sa femme entendirent la messe la veille du jour de leur mariage solennel.

Saint-Jean-de-Luz devint un « petit Paris » où s'entassa la plus somptueuse des cours: « *Saint-Jean-de-Luz petit Paris, Bayonne son écurie, et Ciboure son poissonnerie* », disaient les Basques luziens. Si l'on était « dans le plus beau village du monde », comme l'écrit l'abbé de Montreuil, il avait fallu, en effet, laisser à Bayonne une grande partie des équipages. Sur la Nivelle se pressaient les bateaux pavoisés, dont les flammes claquaient au vent; par les rues passaient évêques et seigneurs, parés des plus riches habits. On montre encore dans nombre de familles luziennes tapisseries, étoffes et meubles de prix laissés au lendemain des royales épousailles. Promenades et représentations théâtrales se mêlaient aux exercices de piété. On se livrait au jeu chez la Reine-Mère ou chez le Cardinal. On avait amené les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne; une troupe d'acteurs espagnols rappelait avec joie à Anne d'Autriche les spectacles de son enfance. Louis XIV en personne suivit la procession de la Fête-Dieu, qui connut en cette année 1660 un éclat exceptionnel. Grands seigneurs et grandes dames faisaient de multiples excursions à la frontière; certains d'entre eux poussaient même jusqu'à Saint-Sébastien, où la Cour d'Espagne s'était installée dès le 11 mai et où ils étaient l'objet des plus flatteuses prévenances. Chaque jour, un envoyé de Louis XIV se présentait là-bas auprès de Marie-Thérèse et de son père, chargé des plus beaux présents.

Philippe IV, cependant, avait gagné Fontarabie le 29 mai : le mariage royal y fut célébré par procuration le 3 juin. Le lendemain 4 eut lieu à l'Île des Faisans l'entrevue des deux Cours. L'illustre Velasquez, au nom du roi d'Espagne, d'Artagan, au nom du roi de France, avaient été chargés de transformer les bâtiments de l'Île des Faisans, où se retrouvaient déjà Mazarin et don Luis de Haro. Avec le duc d'Anjou (plus tard d'Orléans), frère cadet de Louis XIV, Mazarin assistait aussi à l'émouvante rencontre; Philippe IV retrouvait Anne d'Autriche, après plusieurs dizaines d'années de séparation; tous deux étaient fort émus, mais le frère refusa cependant de se laisser embrasser par sa sœur. « Pardonnez-moi, lui dit Anne d'Autriche,

d'avoir été si bonne française. — Je vous en estime, répondit le roi d'Espagne. La reine, ma femme en a fait autant, car, étant française, elle n'a dans l'âme que l'intérêt de mes royaumes et le désir de me contenter. » « Nous aurons bientôt des petits-enfants, continua le Roi. — Je l'espère, répondit Anne, mais je vous demande la permission de souhaiter un fils pour le roi plutôt qu'une femme pour le prince mon neveu. » Tout à coup, on frappa à la porte : « Un cavalier de superbe mine, couvert de plumes et de rubans (se présenta), écrit M. Dop... La pâleur de son visage trahissait son émotion, mais ses joues se colorèrent dès qu'il aperçut la princesse. » L'Infante rougit, tandis que Philippe IV prononçait la parole fameuse : « J'aurai un beau gendre ! » Alors que le splendide bateau, spécialement construit pour le roi d'Espagne, descendait à nouveau la Bidassoa, salves de mousqueterie, fifres, clairons et tambours retentirent encore parmi les acclamations de la foule, qui se pressait sur les deux bords de la Bidassoa. Moins impatient que tout à l'heure, mais déjà amoureux, le jeune Louis XIV s'était rendu à cheval au point où la rivière se resserrait pour saluer au passage de toute sa joie vibrante celle qui allait devenir sa femme, et la reine de France. Il expliqua à son retour « que d'abord, la laideur de la coiffure et de l'habit de l'Infante l'avait surpris, mais que l'ayant regardée avec attention, il avait connu qu'elle avait beaucoup de beauté et qu'il lui serait facile de l'aimer. » De son côté, l'Infante répondait le soir à señora Molina : « Comment, s'il m'agrée ! Pour sûr, c'est un fort beau garçon et qui a fait une chevauchée d'homme fort galant. »

Le 6 juin, toujours à l'Ile, eut lieu l'entrevue solennelle des deux rois de France et d'Espagne. Dans son carrosse doré, accompagné de la Reine-Mère, de son jeune frère, des princes et princesses du sang, Louis XIV revint à la salle de la « Conférence », où les deux souverains entrèrent en même temps. Lecture fut donnée du contrat de mariage, puis les deux rois se jurèrent réciproquement paix et amitié réciproques.

Le 7 juin eurent lieu les adieux de Philippe IV à sa fille. Une dernière fois, l'Ile des Faisans connut le faste des cours royales, l'animation de ses rives, l'éclatant chatoiement des costumes princiers, les clairons et les décharges des mousquetaires et des hommes de guerre. Le cœur déchiré, Philippe IV ne pouvait se séparer de Marie-Thérèse ; il fallut qu'Anne d'Autriche donnât enfin le signal du départ ; secouée de longs sanglots, l'Infante se jeta aux pieds de son père en

lui demandant sa bénédiction. Le soir, à la lueur des torches, Louis XIV ramenait sa fiancée à Saint-Jean-de-Luz.

Deux jours plus tard, le 9 juin 1660, à midi, vers l'église illuminée, où attendait l'évêque de Bayonne, Mgr de Lalande d'Olce, se mit en marche le plus triomphal des cortèges. Parmi les cris de joie de son peuple accouru, au long de la haie de ses soldats aux éclatants uniformes, vêtu d'un pourpoint de drap d'or rehaussé de noires dentelles, le jeune roi de France s'avança lentement dans la radieuse aurore de son règne naissant.

Une longue galerie de bois avait été construite de la maison Joanoenia à l'église; une double rangée de gardes suisses et de gardes françaises accompagnait la route du cortège royal. En tête venaient le grand prévôt et ses officiers, puis les cent Suisses, puis les trompettes, puis les valets de pied et quelques gentilhommes; à son tour apparaissait le Cardinal en camaïl et rochet; immédiatement après son ministre, dans tout l'éclat de sa jeunesse, le roi de France, attirait à lui les regards et les cœurs. A quelques pas derrière lui, portant déjà sur sa tête la lourde couronne, vêtue du royal manteau violet semé de lys d'or, Marie-Thérèse s'avançait à son tour. Puis venaient Monsieur, le frère de Louis XIV, la Reine-Mère Anne d'Autriche, nobles dames, gentilhommes et grands seigneurs. La longue cérémonie se déroula dans toute sa pompe jusqu'à trois heures de l'après-midi. Au moment de la messe, l'allocution de circonstance fut prononcée, après l'Evangile, par Mgr de Cosnac, évêque de Valence.

Le cortège regagna la maison des reines dans le même ordre. Du haut de la maison Joanoenia, le Cardinal Mazarin, suivant l'antique usage, jeta des médailles d'or et d'argent au peuple enthousiaste. Sur l'une de leurs faces, les médailles représentaient à l'avers les profils du roi et de la reine; sur le revers, la Ville de Saint-Jean-de-Luz recevait une pluie de pièces d'or avec la devise méritée « Non loetior alter ». Le roi lui-même prit plaisir à jeter quelques pièces au peuple. Aussitôt après le départ du roi, la porte de l'église fut murée pour que nul ne la franchît désormais. C'est à Saint-Jean-de-Luz que se levait ainsi le soleil de Louis XIV.

La nuit venue, les deux reines gagnèrent la maison Lohobiague. « Leurs Majestés et Monsieur souპèrent en public, sans plus de cérémonie qu'à l'ordinaire, écrit Madame de Motteville, et le roi, « aussitôt, demanda à se coucher. La reine dit à la reine sa tante, avec des larmes dans les yeux: *Es muy temprano* (Il est trop tôt), qui

« fut depuis qu'elle était arrivée le seul moment de chagrin qu'on lui vit et que sa modestie la força de sentir ; mais enfin, comme on lui eut dit que le roi était déshabillé, elle s'assit à la ruelle de son lit sur deux carreaux pour en faire autant, sans se mettre à sa toilette. Elle voulut complaire au roi, en ce qui même pouvait choquer en quelque façon cette pudeur qui l'avait d'abord obligée de chasser de sa chambre tous ses hommes, jusqu'au moindre de ses officiers. Elle se déshabilla sans faire nulle façon ; et comme on lui eut dit que le roi l'attendait, elle prononça ces paroles : *Presto, presto, quel rey m'espéra.* (Vite, vite, le roi m'attend). Après une obéissance si ponctuelle, qu'on pouvait déjà soupçonner être mêlée de passion, tous deux se couchèrent avec la bénédiction de la reine leur mère commune. »

Qu'on nous permette une autre citation, relative aux cadeaux que reçut la jeune reine :

« Le roy lui fit présent d'une cassette, couverte de chagrin, enrichie d'or ciselé et ornée de diamants, sur laquelle il y avait quantité de chiffres et de lettres entrelassées, avec des couronnes fermées, qui donnaient assez à connoistre que ce présent venoit d'un grand roy et qu'il estoit destiné pour une grande reyne : dans cette précieuse cassette, il y avoit six parures complètes de pierreries. La première étoit tissue d'or émaillé de toutes couleurs, enrichie d'un grand nombre de gros diamants, dont l'esclat estoit merveilleux et le prix inestimable ; les pendans d'oreille estoient faits de la même sorte, comme aussi la prestador, le bouquet, les noeuds de manche, la chaisne et demy tour, les boîtes de portraits, la montre, la chaisnette et le crochet... »

« La Reine-Mère fit pareillement ses présens ; elle lui envoya un tour de perles, estimé plus de cent mille écus ; outre celuy que le roy lui avoit donné, dont je ne vous ay parlé ci-dessus : ce tour estoit accompagné de pendans d'oreilles de la valeur de plus de six cens mille livres, d'un poinçon de diamants d'une excessive grosseur et d'un prix inestimable et d'une très belle boête de portrait.

« Ensuite, Monsieur, frère unique du roy, n'oublia rien de ce qu'il pouvoit faire en une pareille magnificence ; il lui envoya une cassette garnie d'argent et de quantité de rares pierreries, dans laquelle il y avoit douze précieuses garnitures, les unes estoient de diamants, de perles, de rubis ; les autres, de turquoises, d'opales, de jacinthes et d'amatiestes ; ce qui estoient de plus admirable dans ces garnitures,



Photo P. Laurent

L'Eglise

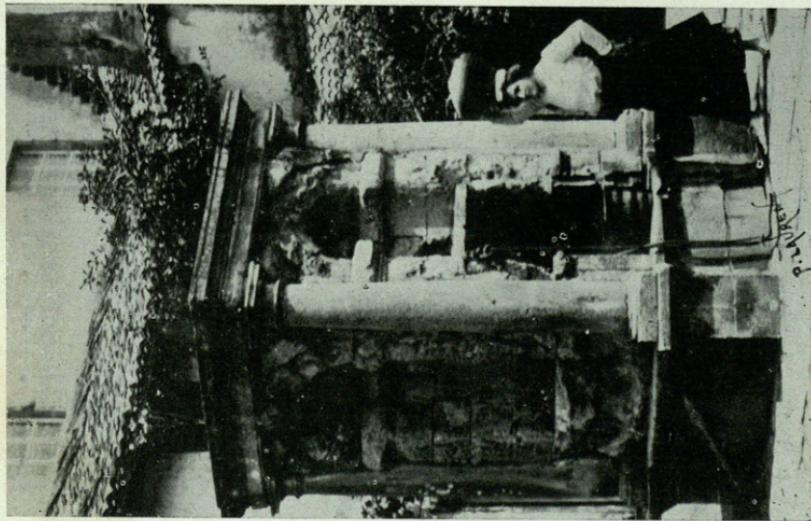


Photo P. Laurent

La Fontaine des Recollets

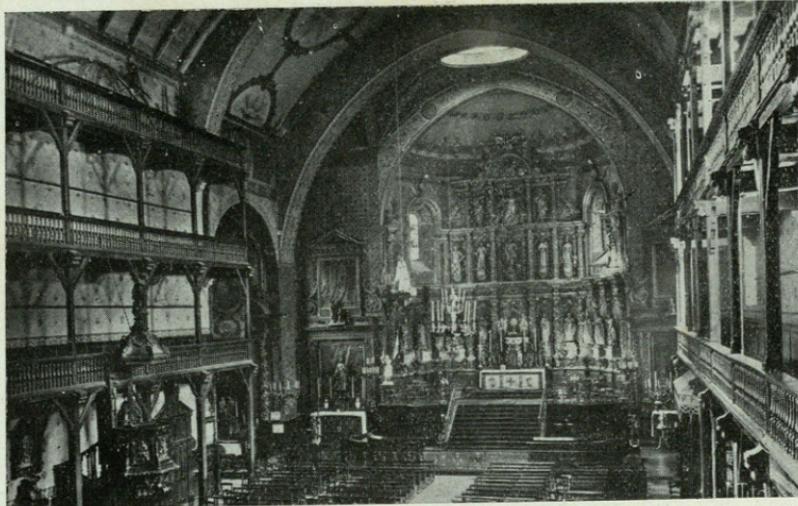


Photo Bœc Frères

L'intérieur de l'Eglise

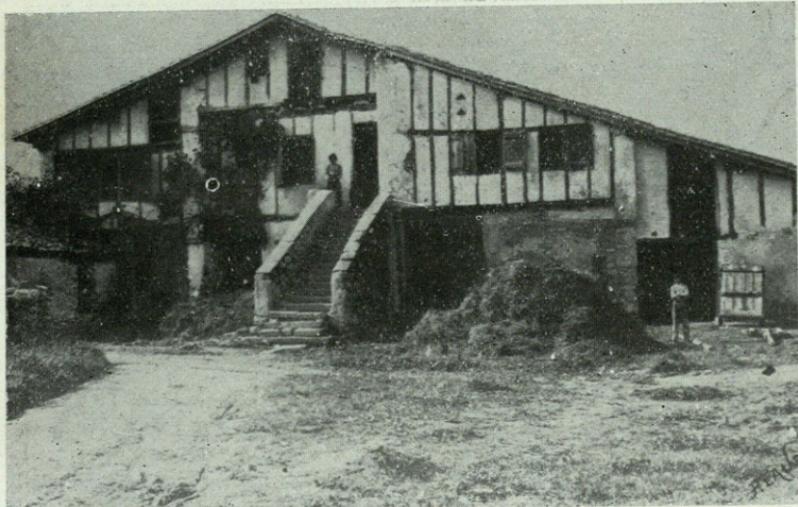


Photo P. Laurent

Maison basque des environs de St-Jean-de-Luz

« c'est qu'elles estoient si amples qu'il y en avoit pour chamarrer les robes royales haut et bas, les pierreries estant encaissées en forme de passément.

« Son Eminence, après les présens du roy, de la Reine-Mère, et de Monsieur, envoia à la reyne pour plus de douze cens mille livres de pierreries, entre lesquelles il y avoit un diamant d'une grosseur admirable. Il ne se contenta pas de lui avoir fait présent de ce précieux gage; il luy envoia encore un service tout d'or, des plats, des assiettes et des bassins, avec toutes sortes d'ustansilles de table; il luy envoia aussi deux calesches, la première estoit de velours couleur de feu, revestu d'or et ornée de quantité de figures; elle estoit tirée par six chevaux isabelle, qui viennent de Moscovie. La seconde estoit couverte de velours vert, revestue d'argent, tirée par six chevaux venus des Indes, qui sont d'une couleur surprenante et des plus admirables. Enfin, jamais on ne vit tant de magnificences, tant de profusions, et tant de libéralités. »

Dès le 10 juin, les départs commencèrent parmi la Cour. Les souverains eux-mêmes partirent le 15 pour un voyage perpétuellement triomphal. Cinquante ans après, leur petit-fils, Philippe V traversait la cité luzienne pour aller monter sur le trône de Madrid. A Saint-Jean, la vie habituelle reprenait son cours. Et pourtant, du règne du grand roi, Saint-Jean-de-Luz garde encore aujourd'hui, comme le plus riche souvenir de son histoire, l'éblouissement des fêtes de 1660.

**

Si le XVIII^e siècle prolonge l'époque heureuse du XVII^e siècle, il marque une époque de stabilisation qui précède à son tour le déclin du XIX^e siècle. Les concurrents anglais et hollandais grandissent; la paix d'Utrecht ne nous laisse qu'un droit de pêche à Terre-Neuve; petite ville malgré tout, Saint-Jean est en partie épisée par la grandeur même des siècles révolus.

Tout comme pour la Barre de l'Adour, c'est l'époque des grands travaux contre la mer. Celle-ci menace et attaque la ville, ronge la dune de sable qui la protégeait. Le grand courant marin, avec les sables qu'il charrie, ferme l'estuaire de la Nivelle, la ville est inondée. La date de 1675 est donnée comme celle du premier assaut de la mer; 1722, 1736, 1749 voient une série de désastres. Dès 1707, il a fallu

élever sur la plage un mur de protection. La grande tempête de 1782 détruit 42 maisons dont les derniers débris se voient encore au Sud-Ouest de la plage. Vers 1750, l'ingénieur royal de Touros — qui travaille aussi à la Barre de l'Adour — relève les ruines, reprend le plan de Vauban ; sous Louis XVI, deux digues s'édifient au Socoa et à Sainte-Barbe. Venu à Bayonne en 1808, Napoléon I^{er} rêvera de reprendre le double plan maritime et de défense de Vauban, de faire de Saint-Jean-de-Luz un Toulon atlantique.

Le XVIII^e siècle continue par ailleurs l'œuvre d'asséchement des marécages qui bordent la ville au Sud et qu'avait entamée le siècle précédent. Le fortin de Sainte-Barbe est amélioré en 1747 ; cent ans plus tard, il est déjà en ruines. La garnison de Bayonne envoie un détachement au Socoa, parfois composé d'invalides. Créeée en 1750, l'Ecole d'hydrographie durera jusqu'en 1820.

Mais le XVIII^e siècle est surtout, comme à Bayonne, le siècle des corsaires : épopée fantastique qu'illustrent des noms tels qu'Harismendy, Cépé, Dolabaratz. Sous la Révolution et l'Empire, Dornaldéguy et quelques autres prolongent les temps héroïques de la course. En 1770, le lieutenant Etcheverry allait aux Moluques chercher des plants de girofliers sur l'ordre de Choiseul.

La Révolution voit d'abord l'action de Garat d'Ustaritz, le député du Labourd ; avec la guerre espagnole de 1793, une petite minorité jacobine gouverne la ville, groupée dans une société populaire autour de deux défroqués, les ex-abbés Pagès et Fontrouge ; la guillotine procède à quelques exécutions ; la ville débaptisée prend le nom d'un soldat mort à l'ennemi, Chauvin-Dragon.

L'invasion de 1813 fut assez douce et rapide ; chassé d'Espagne, le roi Joseph Bonaparte fait halte à Saint-Pée. Dès le 11 novembre 1813, les Anglais étaient à Saint-Jean ; la Rhune, à demi encerclée, succombait. Le duc d'Angoulême suivait les armées de Wellington. Au lendemain des Cent Jours, les Espagnols du comte de Labisbal poussaient une pointe jusqu'à Saint-Jean en soulevant une vive émotion. En 1823 passaient les soldats de l'expédition d'Espagne et de la légitimité.

Mais le rôle stratégique de Saint-Jean était terminé ; 1811 connut de nouveaux dégâts de l'Océan. Le règne de Louis-Philippe voyait s'élever la partie Sud-Ouest du seuil de garantie remanié sous la Restauration et démolî par la mer. L'œuvre définitive, comme pour tout notre Sud-Ouest, fut due au Second Empire ; les décrets de 1863 et 1867 rejoignent les noms des ingénieurs Vionnois et Daguenet, mêlés

eux aussi à l'histoire de l'Adour. C'est à l'un des innombrables bienfaits, provoqués par la venue à Biarritz de Napoléon III et d'Eugénie de Montijo, que la rade doit d'avoir pris son aspect actuel, avec les trois digues sur lesquelles se brise et s'arrête l'assaut de la mer.

La grande guerre ramenait soudain une activité inconnue. Des filets de fer tendus aux passes, des canons surmontant les falaises, les lumières éteintes le soir, la rade devenait une base navale de premier ordre, où se pressaient les convois de navires, les dragueurs de mines, les chasseurs de sous-marins.

Ardente et héroïque, telle fut à travers les âges la vie de Saint-Jean-de-Luz ; la ville somnolait doucement au xix^e siècle, lorsqu'elle connut une brusque renaissance sous la double impulsion de la pêche à la sardine et du développement touristique. Pourtant, à travers les rues reposantes et calmes d'aujourd'hui, qui donc se douterait d'un passé aussi mouvementé et agité ? D'une histoire aussi riche et aussi glorieuse, la ville du moins conserve le témoignage de ses monuments. Ils continuent de parler aussi clair et aussi haut que les vieilles archives luziennes.

CHAPITRE IV

La parure de la Ville : Saint-Jean-de-Luz cité d'art basque et luzien

Il est, en effet, un dernier aspect de Saint-Jean-de-Luz qui, non moins que la courbe divine de la rade, concourt à la coquette parure de la cité. Ville d'art basque, le vieux Saint-Jean s'enorgueillit avant tout de son *église* : le touriste qui pénètre pour la première fois dans l'immense édifice a peine à retenir le cri d'admiration qui monte sur ses lèvres. Déjà, de l'extérieur, ces hautes murailles largement cambrées sur le sol accusent le parti pris d'ampleur et de solidité d'une église qui est le chef-d'œuvre de l'architecture religieuse basque.

Car l'église de Saint-Jean-de-Luz est bien le triomphe du style basque élaboré au XVI^e siècle. Malgré les reprises de la construction, il est possible de discerner son histoire. Là encore une étude de M. Dop analyse longuement et clairement ce que nous savons des ancêtres de l'église actuelle.

De l'église romane, nous ne connaissons que l'existence. Une église gothique lui succéda dans le style flamboyant : est-ce après l'attaque castillane de 1419 ? Est-ce plutôt au lendemain des assauts espagnols de 1523, 1542, 1558 ? Comme ailleurs pour nos pays, nous plaçons la construction de cet édifice entre 1450 et 1550. On peut inférer que cette église gothique appartenait à l'école languedocienne, avec nef unique et chapelles latérales dans l'intervalle des contreforts

constituant de véritables murs de refends. Il n'y avait point ces curieuses galeries s'adaptant mal au style gothique; pourtant, il fallut recourir à elles en raison de l'accroissement de la population ou à l'imitation du style basque: on trouve leur présence en 1660. Des survivances de cette église gothique, nous noterons le porche aux lourdes arcades avec sa porte en anse de panier et l'écusson où les révolutionnaires brisèrent les trois fleurs de lys; la *Pieta* voisine, défigurée par les intempéries, ornant son manteau d'une inscription en lettres fleuries; les deux premiers étages du clocher, et surtout les jolies baies géminées, qui, au sommet de la muraille de la nef, terminent leurs remplages compliqués par un arc en accolade ou en anse de panier. Chose curieuse: un banc de pierre les accompagne là haut! Y avait-il donc un étage pour les Assemblées du peuple ou ces bancs furent-ils installés lors de la pose des galeries d'antan? Nous ne savons...

Cette église gothique était un peu moins large que l'église actuelle — le porche n'est plus dans l'axe. Celle-ci s'éleva dans la seconde moitié du XVII^e siècle: une première impulsion vers 1630, aussitôt arrêtée; une période d'activité vers 1650, sous le marguillier Joannis de Haraneder; la venue d'architectes même espagnols ou du Bayonnais Milhet; l'impulsion qui suit 1660; l'effort décisif, à partir de 1672, de Jean de Casabiélh, marguillier et bayle, qui conduit l'œuvre vers sa fin — voilà ce que nous savons désormais. Le mur Sud, du côté de la grand'rue, fut conservé à son emplacement.

La porte Nord date de 1661. La grande porte d'entrée, au Sud, aux lignes maigres et sèches, a été refaite en 1868: sur le trumeau, la statue de Saint-Jean-Baptiste remonte à 1890. Les grandes fenêtres, sans grand caractère, portent leur date respective à la clef de leur arc. Les vitraux sont du XIX^e siècle, sauf ceux de Saint-Jacques et Sainte-Jeanne, que livra récemment le grand maître verrier hendayais Mauméjean. Le troisième étage du clocher remplaça aussitôt celui brûlé par la foudre le 26 novembre 1706; la très belle rampe d'accès, au Sud, en fer forgé, dans le style rocaille du XVIII^e siècle, fut ouvrée vers 1750 par Detcheverry. On le voit, l'église actuelle remonte, en gros, à 1661-1685: à quelques restes près, ce n'est pas elle qui vit le mariage de Louis XIV.

Pénétrons cependant à l'intérieur. La première impression est inoubliable: cet édifice ample et profond à souhait est l'aboutissement d'une longue tradition; il constitue un achèvement et non une création: c'est la fleur accomplie de l'art religieux basque un siècle après sa

naissance. Mais cette théâtrale et ostentatoire église rejoint par ailleurs la profonde tradition du classicisme français au XVII^e siècle. Par delà les bizarreries de construction, parfois même assez simplistes, c'est sous le double signe de l'Eskual-Herria et de l'art classique qu'il convient de situer ce splendide monument historique.

Le plan sur croix latine, avec transept, se développe sur une longueur de 48 m. 60. Voici la nef, immense et unique, large de 17 mètres, haute de 20. Des murailles épaisse, solidement contrebutées par de grands et droits contreforts, s'échappent quatre arcs de pierre ou la courbe infinie de l'arc triomphal. On n'a pas eu la folle hardiesse d'intercaler entre eux une lourde voûte de pierre à l'énorme poussée : du simple lambris de bois peint s'échappent de beaux lustres en bois dorés dans la robuste lourdeur du XVII^e siècle. Un petit bateau à vapeur est aussi suspendu, ramené de Terre-Neuve et donné par les Soudres vers 1865. Quoi de plus naturel dans une église de marins ? Mais une légende veut y rattacher le souvenir du naufrage du 30 octobre 1867 à Ciboure, où le pilote Larretche sauva au prix de sa vie l'impératrice et son fils. Tout au long des murs latéraux courent les galeries de bois réservées aux hommes, avec les trois rangées de balustres moulurés : les dessins de Bœswillwald, sous le Second Empire, y conservèrent le style ancien. Tout au fond de la nef, l'orgue est un instrument splendide, refait par Werner en 1874 : le buffet qui le supporte, avec sa mouluration et sa décoration classiques, est l'égal des plus beaux buffets parisiens du grand siècle. Sur le côté Nord s'ouvre une porte du même XVII^e siècle, avec ses pilastres, les deux rampants du fronton interrompus par la niche où se trouve une Vierge à l'Enfant. Le transept nous offre ses lambris aux voûtes gauchement inégales, parmi les ogives de bois qui ont perdu en 1884 leurs belles rosaces festonnées et dorées.

Mais voici la merveille : au fond de l'abside se détache l'autel surélevé, dissimulant la sacristie située au-dessous de lui, sculptant saint Pierre, saint Paul et les quatre Evangélistes sur les panneaux de son tabernacle. Mais l'autel lui-même se fond dans le plus somptueusement ordonné des retables géants dont les fauves dorures ne font que mieux ressortir l'allure grandiose. Sur les entablements séparant les trois étages courent rinceaux et psalmes où apparaissent les angelots du style Louis XIV. Les colonnes torses montent parmi toute une décoration de vignes et d'enroulements de feuillages, de grappes, de rayons et de fleurs. Les deux volutes du sommet rattachent tout cet

ensemble à l'Assomption de la Vierge que domine dans sa gloire le Père Eternel. Un peu moins riches, mais aussi beaux, avec leurs pilastres et leurs cariatides, les deux pans latéraux, adaptés aux fenêtres sont aussi remarquables de somptuosité et de fantaisie, de verve et d'imagination.

L'œuvre naquit vers 1665-1670 à l'ombre du château des Gramont par Martin de Bidache. Sans doute fût-elle exécutée collectivement par l'atelier de l'artiste de ce nom : quelques différences se déclinent parmi les statues, où certaines têtes sont parfois assez rapidement ébauchées. Mais dans l'ensemble, c'est partout la même noblesse, le même calme harmonieux, la même majesté tranquille et luxueuse, sans que jamais la richesse décorative ne vienne surcharger l'ampleur de ces ordres superposés.

Dans chacun des compartiments, tout un monde de statues de saints — souvent de saints locaux — participe à cet enseignement et à cette apothéose : saint Léon, l'évêque de Bayonne ; saint Fabien, le guérisseur de la peste de 1518-1519 ; saint Roch, saint Antoine de Padoue, le Basque saint François-Xavier, saint Laurent et son gril, saint Louis et sainte Jeanne. Cette claire ordonnance de l'œuvre, cette magnificence contenue et réglée, cette religion raisonnée de l'intelligence, à l'emphase un peu oratoire, mais pleine de piété profonde, tout témoigne — comme aux fameux retables de Périgueux — du triomphe de l'art classique.

Par ailleurs, le style basque dit parfois style labourdin, se retrouve dans la nef unique, ses rangées de galeries, ce clocher façade à la base carrée, cet autel surélevé surmontant la sacristie. Comme cette décoration se trouve à sa place dans pareille église. Une église ? Un théâtre, disait M. Albert Dufourcq, professeur à la Faculté de Bordeaux, et reprend ensuite en de belles pages le livre de M. Dop ; une salle de prières, disons-nous nous-mêmes, où se déroule, claire et compréhensive, la pièce liturgique. Et l'ensemble est si beau que l'on en oublie la belle rampe de fer forgé qui monte à l'autel ou la grille analogue des boiseries latérales due elle aussi aux ferronniers du XVII^e siècle.

Aux retables latéraux, des toiles encore classiques remplacent les coûteuses statues masquées par de laides œuvres modernes ; elles représentent saint Michel et la Vierge, saint Martin et sainte Catherine, l'Ascension et l'Adoration, celle-ci due à Restout.

Que de choses encore à signaler : le tableau du *Jugement du Christ*

où chaque membre donne son avis dans une inscription ; les lourdes statues habillées à l'espagnole, d'une outrance toute naturaliste et tragique cette fois, se détachant sur une toile représentant Jérusalem ; deux beaux et anciens lutrins ; les belles pièces d'argenterie ou les étofes du culte, brodées dans le style Louis XIV, que la tradition rattache à un don du roi ; les fonts baptismaux du XVIII^e siècle, la chaire sculptée où saint Michel terrasse le dragon à l'abat-voix, tandis que les panneaux de la cuve représentent saint Jean-Baptiste et les quatre Evangélistes ; le tout repose sur des monstres accouplés, à tête de chien, la gueule ouverte. Avec ses pinacles classiques à boule de pierre, sa balustrade, sa flèche octogonale aplatie, le solide clocher trapu couronne dignement cet illustre édifice.

Telle est cette église de Saint-Jean. Répétons-le encore : elle est l'épanouissement du style d'Eskual-Herria ; que cette église se rapproche des pastorales et du théâtre populaire basque du Moyen-Age, qu'elle ait pu servir aux Assemblées du peuple, qu'elle dérive peut-être d'une adaptation du gothique languedocien, nous avions rapidement exposé tout ceci, après M. Albert Dufourcq, dans le volume de *Mélanges* offert à notre maître ou dans les conclusions de notre étude sur l'*Evolution du thème de la Vierge dans l'art bayonnais du Moyen-Age*. Voici que se répand avec une faveur croissante cette hypothèse de l'église-théâtre. Mais n'oublions pas qu'à Saint-Jean le style local fut traversé par un grand souffle venu de Paris et du plus profond de notre évolution artistique, le souffle du classicisme. De cette double influence naquit une œuvre remarquable et digne d'admiration (1).

Pour être moins grandiose, l'église de Ciboure répond, elle aussi, au type de l'église basque : large nef unique, triple rangée de galeries moulurées, autel surélevé, ces divers éléments s'y retrouvent une fois de plus. De même encore la survivance d'ogives de bois, au dessin compliqué, qui surmontent le chœur. Mais c'est toujours la grande composition décorative du retable central qui attire le regard : de part et d'autre, deux splendides colonnes torses et dorées montent jusqu'à l'entablement parmi les rinceaux et les guirlandes de feuillages et de grappes. Sous l'énorme couronne, Notre-Dame de la Paix prie, les mains jointes, entre deux statues de saints qui se détachent aussi en pleine lumière sur cette grande page de foi et d'art. A l'étage supé-

(1) Cf. nos articles de la *Gazette de Biarritz*, du 4 au 6 mai 1933.

rieur, une statue de saint, en costume de prêtre, représente le diacre saint Vincent de Xaintes, le patron de l'église.

Ce retable provient du couvent des Récollets dans l'île de la Nivelle ; il porte la date du XVII^e siècle. Mais les deux retables latéraux sont d'un art tout différent, dont l'élégante finesse et les minces cannelures des pilastres évoquent l'art du XVIII^e siècle. Mentionnons encore les deux anges dorés et le tabernacle de l'autel, les lutrins ciselés, les deux candélabres immenses, les chandeliers à forme de tulipe, le buffet d'orgue, le lustre de verre et l'inévitable voilier suspendu à la nef d'une église de marins. Il est cependant une autre richesse que possède l'église de Ciboure ; ce sont les beaux tableaux religieux de l'art classique provenant aussi des Récollets et ornant les murs de la nef : rien n'y fait défaut, de la richesse du coloris, du chatoiement des belles étoffes, de la science de la composition et de celle des attitudes, ou même de la beauté de la lumière. Cette *Présentation*, cette *Annonciation*, cette *Adoration des Mages*, ce *Christ mort* entouré d'anges montrant les stigmates (si différent que soit son style), ces divers tableaux sont l'une des parures de l'église de Ciboure. Au fond de l'édifice, un emplacement spécial était jadis réservé aux « cascatrotes ». Cette église récente n'est point orientée de l'Est à l'Ouest.

L'extérieur présente aussi un caractère architectural ; le large mur de la nef, avec son appareillage apparent, percé de minuscules ouvertures, borde les dalles de l'ancien cimetière ; sur ce parvis surgit une grande croix de pierre. Sous la haute corniche survit un cadran solaire ; après le transept carré, le chevet décèle un plan d'ensemble rectangulaire, avec ressauts successifs et droits contreforts d'angle, éminemment adapté et sans doute prévu pour l'établissement des retables intérieurs. Une date s'y incruste : 1694. Au fond de la nef se dresse enfin un étrange clocher octogonal, surmonté de deux petits campaniles de bois en retrait successif.

A l'extrémité de la baie, Ciboure possède encore un curieux spécimen de l'architecture militaire du XVII^e siècle : sur les schistes battus des flots, le *fort du Socoa* dresse, face à l'Océan, et à l'Espagne, sa tour ronde au large crénelage, flanquée d'une tourelle latérale. Dès 1595, Henri IV songea à établir en ce site pittoresque un ouvrage fortifié et un port, qui souleva les jalousies communes de Saint-Jean, de Bayonne et même d'Urrugne (avec la maison d'Urtubie) ; en 1605, Ornano, gouverneur de Guyenne, envoyait un ingénieur ; d'Espernon dut partager en trois parts égales (celles d'Urrugne, de Saint-Jean

et de Ciboure), les revenus du port projeté; celui-ci était achevé vers 1630; ensablé par l'Oncin, il fallut détourner finalement celui-ci en 1820; le vieux pont « romain » qui le surmontait a été détruit en 1930 pour les besoins de la route de la corniche. L'ouvrage militaire du début du XVII^e siècle fut réédifié sur les ordres de Vauban; on doit encore à l'illustre ingénieur le mur d'accès et les larges arcatures des casernements. Le rez-de-chaussée de l'énorme tour était plein; on accédait au premier étage; une citerne filtrante recueillait les eaux de pluie. La Tour d'Auvergne y commanda la petite garnison peu avant 1789. Le XVIII^e siècle, Napoléon I^{er} apportèrent quelques aménagements; en 1830, on supprima le toit de couronnement. Depuis cent ans, le Socoa a gardé sa silhouette familière, partie intégrante du paysage luzien.

Ciboure a aussi son étrange *fontaine* de 1676, formée d'un haut pilier carré, mouluré à son sommet et surmonté d'une petite pyramide; quelques bas reliefs achèvent d'y disparaître, figurant un navire aux lourdes ancrés, ou le cheval et le chêne des armes de Ciboure. Dans l'île de la Nivelle, le *cloître des Récollets* survit vaguement à travers les blanches arcades de la Douane moderne, où monte la vigne; le puits qui permit de trouver l'eau douce est toujours surmonté de la fontaine offerte par Mazarin au couvent et construite en 1662, grâce à ses dons généreux. Les fleurs poussent parmi l'entablement découronné, se glissant dans les interstices des vieilles pierres du socle; les quatre colonnes doriques entourent toujours les niches défigurées et vides; les inscriptions commémoratives ont disparu.

Par le pont de la Nivelle, regagnons cependant Saint-Jean. Les deux maisons du roi et de la reine nous disent encore les fastes du passé.

La maison Lohobiague, du nom de ses célèbres armateurs, devenue depuis le séjour du roi la *maison Louis XIV*, est un bel exemple de l'architecture civile du style Louis XIII; elle remonte à 1635; les étages successifs se développent jusqu'aux lucarnes du sommet, ornées d'ailerons et de frontons triangulaires, entre les deux tourelles d'angle; couronnées de deux toits aigus en bâtière, celles-ci reposent sur deux trompes remarquables. La porte classique, les larges baies mettant un mascaron à la clef de leurs arcs ou de leurs plate-bandes, appareillées « en harpe » de pierres d'inégale largeur, évoquent de très près les hôtels de la place des Vosges à Paris. L'autre façade se décore toujours des rangées successives des arcades de ses galeries

aux baies cintrées, dans l'intercalation de leurs minces colonnes, créées jadis avec une remarquable intention décorative.

Beaucoup plus remaniée, la maison Joanoenia, devenue en 1660, la *maison de l'Infante*, présentait une autre variété du style Louis XIII, où la brique et la pierre mélangeaient leurs couleurs entre les deux tours carrées d'angle, parmi les galeries se développant face au panorama de la Nivelle. L'ensemble subsiste seul dans ses grandes lignes. Cette maison appartint à une famille d'armateurs et de dirigeants de la cité, les Haraneder; vers 1855, Jérôme y peignit deux panneaux rappelant la conférence de 1659 ou le mariage de 1660. « *L'Infante je reçus en mil six cent soixante. On m'appelle depuis le château de l'Infante.* »

Mais la maison Louis XIV et la maison de l'Infante, pour être les plus célèbres, ne sont point les seules de leur espèce. Le vieux Saint-Jean nous offre ça et là ces belles portes classiques à la grande clef saillante, ces frontons triangulaires, ou même ces fenêtres Louis XV, dont le cintre aplati s'interrompt d'un cartouche décoratif. Rue Mazarin, celle qui porte la date de 1690; au numéro 10, une maison de porte la date de 1713; en face, un joli fronton se laisse accôter de deux rondes lucarnes de pierre.

Ces beaux hôtels du passé se mélangent aux *vieilles maisons basques*. Maison haute et élancée, avec son toit en auvent, ses étages en encorbellement, la maison labourdine peignait de vives couleurs les boiseries apparentes de son armature découpant gaiement la façade blanchie à la chaux. Deux ou trois de ces claires demeures, disposées en hauteur, s'abritaient parfois sous le même toit. Une sculpture décorative assez pauvre apparaît ça et là, notamment aux extrémités des poutres, avec ses ornements géométriques, oves, denticules, rosaces. Les grandes consoles du toit sont dans quelques cas sculptées à l'espagnole. Jusque dans la transformation des vieilles demeures, il n'est point difficile de retrouver ces divers éléments de la construction. Le xx^e siècle a su tirer parti de ces éléments pour créer un style régional néo-basque qui est l'une des plus belles réussites de l'architecture contemporaine.

Parmi ces vieilles maisons labourdines, notons au moins, rue Mazarin, celle qui porte la date de 1690; au numéro 10, une maison de pierre a choisi de petits canons comme gargouilles. Devant l'église, la maison Gorretiénéa est encore une belle maison basque; rue de la République, la maison Esquerrénéa — car chacune de ces maisons

basques garde pieusement le nom de ses maîtres — est d'un type différent, largement développé en Navarre: large et trapue, avec ses fenêtres à meneaux, construite en pierre, elle survécut à l'incendie espagnol de 1558 et aux destructions du temps; elle est surmontée d'une petite tour d'angle carrée, permettant d'apercevoir la mer, qui possède encore quelques sœurs à travers la ville. Quel ne devait point être l'étrange aspect de Saint-Jean au temps de la marine à voile, hérissé de ces tourelles basses, destinées à dominer et à surveiller le grand Océan !

Ce style basque-labourdin triomphe à Ciboure comme à Saint-Jean dans ces maisons blotties l'une contre l'autre et où se définit un style collectif. Il en est ainsi au long des pittoresques rues abruptes. Mais surtout, tout au long du quai de la Nivelle, Ciboure aligne la file de ses demeures se détachant sur les verts feuillages du coteau: vision d'art qui ne cesse d'attirer les peintres !

Pourtant, parmi ces maisons du quai, il en est une qui témoigne de l'architecture des pays du Nord et des anciens Pays-Bas espagnols, tout comme *l'arte flamenco* du Pays Basque ibérique. Précisément, cette large maison de pierre, aux rondes lucarnes, au fronton incurvé et sobrement décoré, près de ses deux gros canons de pierre disposés en gargouilles, vit naître en 1875 Maurice Ravel: l'impressionnisme musical de ce virtuose de la musique pure n'a-t-il point l'une de ses sources dans un pareil cadre si harmonieusement apprêté par les hommes aussi bien que par la nature ? Il suffirait à lui seul à répandre, parmi l'infinie variété des sites de notre France, la douce, originale et prenante beauté de Saint-Jean-de-Luz et de Ciboure.

Conclusion

Notre tour de Saint-Jean-de-Luz est terminé: le site, les rues, le passé, les monuments de la petite ville ont successivement défilé sous notre regard. Regagnons les hautes falaises où se déroule, dans le renflement du Golfe de Gascogne, la vision immense de l'Océan.

Car c'est bien à lui qu'il faut revenir: hier, comme aujourd'hui et comme demain, c'est de la mer que vit Saint-Jean-de-Luz; c'est de la mer que la cité tire sa profonde raison d'être et son existence même.

Là-bas, loin vers le Nord, la Chambre d'Amour marque la naissance d'une côte nouvelle, côte de sables et de dunes, où l'oyat et le gourbet frémissent « sous les coups du vent éternel », où la vague blanchit sur la plage infinie; jusqu'aux portes de Biarritz, par delà la Barre de l'Adour, la forêt landaise accompagne ainsi la Côte d'Argent.

Au Sud, les monts espagnols continuent cependant à angle droit notre rivage de France: courant maintenant vers l'Occident, c'est là même côte rocheuse et découpée, le même contact de la montagne avec la mer, la même langue rude des multiples contrées de la terre basque. Mais les traits physiques sont assez différents par ailleurs, et surtout la vie humaine: nous ne sommes plus en France, mais bien en Espagne.

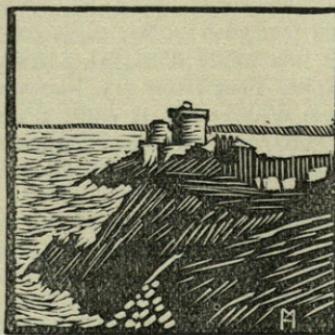
C'est entre la Côte d'Argent et la Côte Basque espagnole que, sur quelques dizaines de kilomètres, dans sa prestigieuse originalité, s'étend la Côte Basque française! « Soulevées par les vents d'Ouest et « du Nord-Ouest, par une houle d'origine parfois lointaine, écrit son « remarquable géographe, Yves Deler (1), les vagues déferlent au con- « tact de la plateforme d'abrasion. Il suffit d'une marée d'équinoxe « pour que la mer s'acharne contre les falaises et les promontoires. « La pression qu'elle exerce, au cas de choc normal aux digues ou aux

(1) Nous resserrons quelques phrases. Cf. Yves Deler, *Etat actuel et évolution de la Côte atlantique entre les embouchures de l'Adour et de la Bidassoa*, Rev. Géogr. Comm. de Bordeaux, 1931, ou encore sa grande étude d'ensemble dans la Rev. Géogr. des Pyrénées et du Sud-Ouest, Fac. des lettres de Toulouse, 1932. Cf. dans cette dernière revue, 1930, l'étude non moins importante de Jean Sermet.

« rochers, atteindrait 15 à 18 tonnes par mètre carré. Les schistes de « Saint-Jean-de-Luz, grâce à leur pendage, servent de plan incliné aux « vagues qui arrivent; aussi leur force dynamique est-elle très atté- « nuée, mais leur force statique s'exerce curieusement lorsque, par « interférence, les vagues s'élèvent verticalement au pied même de la « falaise: en s'écrasant sur elles-mêmes, elles creusent des excavations « qu'agrandit le pilonage continu des gerbes d'eau. Partout, il y a « attaque et usure sur ce littoral riche en schistes, en grès, en calcaï- « res, en brèches, dont les débris constituent une redoutable mitraille. « Mais la mer est tout aussi capable de construire et de régulariser que « de bouleverser et de détruire... »

Ainsi, en dehors des *rios*, les anses et les plages se glissent dans les brisures de la ligne de rivage, sur cette haute corniche si profondément sculptée, d'une si « légendaire grandeur », *Riviera atlantique* d'une attrayante beauté. Tour à tour, Biarritz, Bidart, Guéthary, Saint-Jean-de-Luz ou Hendaye y égrènent les attraits divers de leurs multiples parures, et aussi à travers toute l'unité profonde de la Côte Basque française. En des pages aussi brèves que substantielles, il nous appartenait de dire ici tout le charme de la seule cité luzienne, et d'évoquer, de quelques touches rapides, ce qui fut jadis et ce qui constitue de nos jours sa physionomie propre: telle est la tâche que nous venons d'essayer de remplir ici-même.

Mais, par dessus tout, il convenait, en terminant, de rattacher une dernière fois Saint-Jean-de-Luz à la Côte Basque.



Bois d'Henri Martin

TABLE DES MATIÈRES

| | Pages. |
|---|--------|
| Chapitre I ^{er} . — La beauté de Saint-Jean-de-Luz, cité de la mer et ville d'Eskual-Herria | 3 |
| Chapitre II. — La richesse du Golfe: la pêche à Saint-Jean-de-Luz | 20 |
| Chapitre III. — Saint-Jean-de-Luz à travers l'histoire : les luttes ardues et héroïques du passé, le mariage de Louis XIV. | 28 |
| Chapitre IV. — La parure de la Ville : Saint-Jean-de-Luz cité d'art basque et luzien | 44 |
| Conclusion | 53 |

l
s
z
c
f
t
c
j
s

d

